

MONTÉVIDÉO 31



Magazine de la Communauté OHEL AVRAHAM





Mon cœur ayant toujours raison, je lègue.

LEGS | DONATIONS | ASSURANCES-VIE

fsju

Votre cœur a toujours raison

**Pour un conseil personnalisé en toute confidentialité et sans engagement,
contactez Héléna Attias, responsable des legs et donations :**

au 01 42 17 10 55 ou par email h.attias@fsju.org

FSJU.ORG | FSJU, siège national 39, rue Broca - 75005 Paris

Le Fonds Social Juif Unifié est une association reconnue d'utilité publique et exonéré de droits de succession.

Membre de  France **générosités** et certifiée par  LABEL IDEAS L'EXIGENCE en action attestant de bonnes pratiques en matière de gouvernance, finances et d'évaluation.

- 2 ■ Le Mot du Rabbin
Rabbin Jacky Milewski
- 3 ■ Le Mot du Président
Marc Kogel
- 4 ■ L'Edito du Rédacteur en chef
Anthony Gribé
- Communauté
- 5 ■ Extraits du Hespéd pour le Grand Rabbin
Alain Goldmann z"l Rabbin Jacky Milewski
- Judaïsme
- 7 ■ Souvenirs d'enfance de Hanouka
Rabbin Ernest Ginsburger
- 8 ■ La révolution d'aujourd'hui Rabbin Jacky Milewski
- 11 ■ Penser le judaïsme de demain Traduction Marc Kogel
- 17 ■ Maoz Tsour : D., Israël et le Rocher Anthony Gribé

Directeur de la publication :

Marc Kogel

Rédacteur en chef :

Anthony Gribé

Secrétaire de rédaction :

Joëlle Dayan

Conception graphique :

Christelle Martinez

A.C.T.I.

31 rue Montevideo - 75116 Paris

Tél. 01 45 04 66 73

Fax 01 40 72 83 76

acti@montevideo31.com

www.montevideo31.com

Israël

- 19 ■ Face à un narratif calomnieux : Comment fortifier l'image d'Israël et des juifs ? Charles Meyer
- 20 ■ Quelques réflexions d'un ancien responsable communautaires français Jacques Garih
- 22 ■ L'aquaculture en Israël, l'agriculture du futur Jean-Michel Rykner

Histoire

- 25 ■ De Alep à Jérusalem : la mémoire sauvegardée Claude Trink
- 28 ■ A la recherche du Grand Rabbin de Mogador Stéphane Sabbah
- 30 ■ Hélène Berr et Odile Neuberger, une correspondance d'amitié et d'amour 1934-1944 Michaël de Saint-Chéron

Humour

- 32 ■ La page d'Avidan Avidan Kogel

Carnet de famille

- 32 ■ Naissances, bar mitzvah, mariages, décès...

La couverture

PINHAS (Pavel) FISHEL

Peintre, dessinateur, sculpteur, graphiste et illustrateur.

<http://www.pfishel.com>

Diplômé de l'Académie Nationale des Beaux-Arts et d'Architecture. Œuvres conservées dans des musées et collections privées en Ukraine, Russie, Estonie, Hollande, Belgique, Allemagne, Espagne, Israël, USA... Concepteur et illustrateur de plusieurs livres. Notamment le recueil de poèmes pour enfants de G. Falkovich "Shalahmones" (Duh i Litera, 2016) honoré par les prix : "Livre de l'année 2016", "Livre ukrainien de l'année" et prix du président en 2017.

Vivait et travaillait à Kyiv. Depuis mars 2022, vit et travaille à Paris.



Sur les lettres de créance...

■ par le Rabbin Jacky Milewski



La *Guemara* de Roch Hachana (18b) rappelle que les grecs ont interdit aux juifs de mentionner le nom de Hachem « *al pihem* », littéralement « sur leur bouche ». Autrement dit, les juifs n'étaient pas

autorisés à évoquer la croyance en leur D.ieu. Quand les *'hachmonaïm* remportèrent la victoire, ils instituèrent le devoir d'inscrire le Nom de D.ieu sur les lettres de créance. La formule était la suivante : « A telle et telle année depuis

Le yom tov est la célébration d'un temps où il n'est plus nécessaire de convaincre les juifs de la véracité, de la beauté, de la Torah car ils en sont déjà convaincus.

Yo'hanan, Grand Prêtre de *Kel Eliyon...* ». Plus tard, les Sages mirent fin à cette institution en expliquant : une fois la dette remboursée, la lettre de créance est jetée et le Nom de HaChem est ainsi bafoué. La *Guemara* conclut : le jour où l'on mit fin à cette institution fut considéré comme un *yom tov*. C'était un trois tichri.

Deux questions se posent sur ce passage : comment justifier que les *'hachmonaïm* n'aient pas pris en considération le risque de voir les créances jetées et le Nom divin maltraité ?

Et pourquoi avoir fait du jour où cette institution prit fin un *yom tov* ?

Nous nous inspirons ici d'une leçon du Rav Avraham Winfeld, citée dans son *Even Ye'hezkel* (New York 5710) : selon des *midrachim* connus, les grecs ordonnèrent aux juifs de graver sur les cornes de leurs taureaux qu'ils se dépossédaient de leur croyance dans

le D.ieu d'Israël. De même, les grecs commandaient aux juifs de graver sur les verrous de leur maison qu'ils renonçaient à leur croyance en le D.ieu d'Israël. Le Midrach poursuit : les juifs vendirent leurs taureaux et brisèrent les verrous de leur maison. Le projet des grecs est clair : supprimer le lien qui unit la nation hébraïque à son D.ieu, dans tous les domaines de la vie, au champ (le taureau), à la maison (le verrou). Il s'agissait aussi d'étouffer l'expression de la croyance juive ; les juifs ne devaient pas la verbaliser (« *al pihem* »). La religion juive devenait abstraite, détachée du monde, elle devenait une idée éthérée. Les *'hachmonaïm* remportent la victoire et propagent le Nom du D.ieu d'Israël. Partout et jusque sur les lettres de créance, le juif doit se souvenir de son lien avec D.ieu. La Torah éclaire toutes les dimensions de l'existence. Il est alors urgent de nourrir les âmes d'Israël contaminées par l'athéisme et un pseudo judaïsme purement philosophique et intellectuel. Alimentés par une telle ambition, les juifs qui avaient renoué avec leur D.ieu, grâce aux petites choses de la vie, grâce à des lettres de créance, ne risquaient pas de maltraiter un document sur lequel le Nom de HaChem figurait.

Quelques temps sont passés ; la *émouna* s'est de nouveau enracinée au cœur du peuple. Les Sages jugèrent alors qu'il n'était plus nécessaire de mentionner le Nom divin sur les créances puisqu'il était à nouveau inscrit dans les consciences, gravé dans les cœurs. Ils estimèrent que le temps de l'éducation, de la rééducation de la *émouna* était terminé. Le *yom tov* est la célébration d'un temps où il n'est plus nécessaire de convaincre les juifs de la véracité, de la beauté, de la Torah car ils en sont déjà convaincus. ■



L'échelle de Wittgenstein et l'échelle de Jacob



« Le Songe de Jacob » de Nicolas Dipre
Huile sur panneau de bois XVe siècle

Le philosophe anglais Ludwig Wittgenstein a développé dans son œuvre l'idée et l'image d'une échelle que l'on jetterait après l'avoir utilisée. En effet, parce qu'une fois arrivé à la hauteur que l'on souhaite atteindre, cette échelle n'est plus utile et pourrait même nous encombrer.

Symboliquement, cette image d'une échelle que l'on jette, dit que l'on peut faire fi du passé, parce que l'on devrait se projeter uniquement dans le futur. Elle manifeste aussi, un certain mépris pour le passé. Elle nous indique que seul le résultat compte, que la destination est plus importante que le voyage.

Est-ce bien vrai ?

Pour le judaïsme, le voyage est aussi important que la destination, les efforts consentis sont méritoires, même si le but n'est pas atteint.

Pour le judaïsme, le voyage est aussi important que la destination, les efforts consentis sont méritoires, même si le but n'est pas atteint Pirké Avot (2, 16) ; « *Ce n'est pas à toi de terminer la tâche, mais tu ne peux pas t'en dispenser* ».

– L'histoire moderne est remplie de juifs qui se voulaient plus français que des Français ou plus allemands que des Allemands, jusqu'à ce que l'affaire Dreyfus ou l'émergence du Nazisme ne leur rappelle la vanité de leur attitude ;

– Nous voyons des Baalé Techouva, devenir scrupuleusement observant (vis-à-vis de Dieu) et intolérants vis-à-vis de ceux qui n'ont pas fait le même parcours qu'eux. Or dans le Judaïsme les lois qui régissent les rapports humains (*ben adam la'havero*) ne sont pas moins importantes que celles qui nous lient à Dieu (*ben adam lamaqom*) ;

– Nous voyons aussi des juifs qui se revendiquent comme laïcs et qui rejettent tout ce qui ressemble à la pratique religieuse de leurs grands-parents ;

– Nous voyons des sionistes de la dernière heure reprocher à ceux qui sont dans le monde du travail, de ne pas avoir fait leur alya. Ils ont oublié qu'ils ont fait toute leur carrière en France et ne se sont jamais frottés aux dures réalités du monde du travail israélien.

Nous sommes entourés de beaucoup de néophytes qui se comportent comme de nouveaux zélotes et qui ont choisi de jeter avec fierté leur échelle de Wittgenstein, ils oublient qu'ils ont eu une autre vie avant. Ils oublient que ce qui est pour eux un point d'arrivée, est

■ par Marc Kogel

un point de départ pour leurs enfants qui feront leur propre voyage et que ce voyage dans certains cas, peut être un retour au point de départ de leurs parents.



L'échelle de Jacob métaphoriquement me semble plus adaptée aux réalités de la vraie vie : on peut y monter comme on peut en descendre. Elle permet de faire face à des projets de vie imprévus et à de multiples départs.

Métaphoriquement, l'échelle de Jacob me semble plus adaptée aux réalités de la vraie vie : on peut y monter comme on peut en descendre. Elle permet de faire face à des projets de vie imprévus et de multiples départs.

Jacob est né en Canaan, puis il a vécu sa vie d'adulte en Mésopotamie dans le clan de sa mère où il s'est marié et a élevé ses enfants. Il n'a rejoint sa terre natale que lorsque que sa belle-famille lui a manifesté une hostilité grandissante et de la jalousie en raison de sa réussite. Après un nouveau départ, Jacob a vécu les dernières années de sa vie en Égypte, auprès de ses enfants.

La vie est un voyage dont la destination n'est pas connue à l'avance.

Aussi, dans la vraie vie, l'échelle de Jacob est peut-être plus sûre que l'échelle de Wittgenstein. ■

Le judaïsme, une idée révolutionnaire

■ par Anthony Gripe



Chères amies, chers amis,

Je souhaite avant tout rendre hommage à la mémoire de M. Charles Giwerc, dont je viens d'apprendre la disparition à l'heure où j'écris ces lignes. M. Giwerc a été longtemps une figure discrète mais présente de notre synagogue, toujours disponible pour accueillir des visiteurs et empreinte de bonté. J'adresse mes sincères condoléances à sa famille, au sein de laquelle je compte de nombreux amis. Tout comme M. Giwerc, le Grand Rabbin Alain Goldmann z"l a longtemps été une figure familière de Montevideo, quand il venait assister aux offices de Minha et Maariv en semaine. Nous reproduisons un extrait du Hespéd prononcé par le Rabbin Jacky Milewski dans la synagogue de la rue Chasseloup-Laubat à l'occasion des Chelochim.

Ce numéro est riche en réflexions personnelles. Ainsi, il est la parfaite illustration de notre conception d'un journal communautaire.

La couverture de ce numéro est illustrée par Pinhas Fishel. Peintre, dessinateur, sculpteur, graphiste et illustrateur, Pinhas vit et travaille à Paris depuis mars 2022. Tout en nuances, son dessin associe les couleurs douces de l'hiver et le rouge flamboyant des bougies de Hanouka. Souhaitons que cette couverture permette de mieux faire connaître l'œuvre de Pinhas parmi nos lecteurs.

Ce numéro de Hanouka est particulièrement riche en réflexions personnelles. En cela il est la parfaite illustration de notre conception d'un journal communautaire : une revue rédigée par

nos membres, qui y trouvent un espace de libre expression, de confrontation de points de vue (potentiellement différents), dans un seul souci, celui de stimuler la réflexion de chacun.

Notre rubrique Judaïsme inclut un article du Rabbin Jacky Milewski qui nous fait bien percevoir à quel point le judaïsme est une idée révolutionnaire à l'heure d'un post-modernisme assurant que « tout est relatif », qu'une vérité n'est au fond « qu'un leurre, un consensus social ». Le judaïsme repose sur une vérité qui traverse le temps, et qui reste indifférente aux effets de mode.

Comme un écho à ce constat, Marc Kogel a traduit pour nous un extrait du livre de Rabbi Jonathan Sacks « TRADITION IN AN UNTRADITIONAL WORLD » publié en 1990, intitulé « Penser le Judaïsme de demain ». Dans cette contribution, Marc Kogel rappelle que face aux défis du changement et de la modernité, le judaïsme a su susciter une pensée propre, notamment autour du concept de *Torah Im Derekh Eretz*. Dans cet article, il est intéressant de constater que Rabbi Jonathan Sacks essaye de dépasser la pensée de Rav Hirsh ou du Rav Kook en voulant les renouveler compte tenu des événements postérieurs (Shoah, Création de l'Etat d'Israël).

Hanouka oblige, j'ai souhaité reproduire un texte personnel rédigé par le Rabbin Ernest Ginsburger, paru en 1927 dans La Tribune Juive de Strasbourg. Il y raconte ses souvenirs d'enfance autour de l'allumage de la Hanoukia. On lit avec émotion ses derniers mots : « Seigneur, mon D., quand viendra-t-il le miracle ? Quand apparaîtra un Juda vainqueur ? ». Je me suis interrogé sur cette métaphore de D. que l'on retrouve souvent dans nos prières, mais surtout à Hanouka : pourquoi D. est-il comparé à un rocher, alors même qu'habituelle-

ment le judaïsme prohibe toute représentation physique de Dieu ?

Dans la rubrique Israël, Charles Meyer nous livre quelques réflexions sur la manière de fortifier l'image de l'Etat d'Israël face à un narratif systématiquement calomnieux. Jacques Garin partage avec nous ses réflexions et son désarroi d'ancien responsable communautaires français après son alyah et confronté à la compartimentalisation de la société israélienne contemporaine. Enfin, Jean-Michel Rykner nous présente le formidable développement de l'aquaculture en Israël, peut-être l'agriculture de demain.

Dans notre rubrique Histoire, Claude Trink nous rappelle qu'il est possible de « visiter » aujourd'hui au Musée d'Israël à Jérusalem la Grande Synagogue d'Alep (Syrie) qui a été construite au Ve siècle de l'ère courante et qui a été totalement incendiée en 1947. De même, ce qui a été longtemps le « joyau » de cette synagogue, le manuscrit « Codex Aleppo » se trouve aussi aujourd'hui exposé dans le Musée Israël.

Dans un récit très émouvant, notre ami Stéphane Sabbah, dont c'est la première contribution à notre journal, nous raconte sa quête personnelle sur son arrière arrière grand-père Abraham Sabbah, dont la tradition familiale dit qu'il était Grand Rabbin de Mogador. Je remercie vivement Stéphane de partager avec nous son enquête sur l'origine de sa famille.

Enfin, Michaël de Saint-Chéron nous fait l'amitié de partager avec nous sa recension de la correspondance entre Hélène Berr et Odile Neuburger de 1934 à 1944, véritable « Histoire d'amour et de ténèbres ».

Hanouka Saméah

Extraits du Hespéd pour le Grand Rabbin Alain Goldmann z''l

prononcé par le Rabbin Jacky Milewski dans la synagogue de la rue Chasseloup-Laubat à l'occasion des Chelochim



■ par le Rabbin Jacky Milewski

orienter, guider en toute discrétion ; un Grand Rabbin qui répondait toujours présent aux diverses sollicitations, malgré parfois les distances à parcourir.

Guédalia : « on a fait grandir D.ieu » : Par sa manière d'être, son maintien, son expression, son enseignement, sa présence, ses interventions, le Grand Rabbin Goldmann aura propagé l'idée de D.ieu à ceux et celles qui ont eu la chance de le côtoyer.

Guédalia était le fils d'A'hikam. A'hikam signifie : mon frère se lève, mon sentiment de fraternité s'élève en mon cœur. L'ampleur considérable des réactions manifestées lors de la disparition du Grand Rabbin Goldmann montre clairement que le Grand Rabbin a su tisser des liens fraternels avec ses prochains.

Dans l'une des selithot(e) récitée au jeûne de Guédalia, l'assassinat de ce gouverneur est comparé à la destruction du Temple. Parfois, on entend qu'il semble déplacé de jeûner pour un meurtre qui s'est produit il y a de cela 2500 ans. Lire l'événement en le réduisant aux simples circonstances historiques ne permet pas de saisir la dimension spirituelle de la chose. Le peuple juif s'endeuille sur la destruction du Temple et tout le monde le comprend. De même, le peuple juif s'endeuille pour un autre type de Temple, celui que représente le *tsadik*. Le Sanctuaire est de pierre, il peut aussi être de chair. Au jour de Guédalia, le deuil porte sur tous les juifs au sanctuaire intérieur dévasté. >>

« Vous êtes dressés, debout, aujourd'hui, vous tous, devant HaChem ». Cette formule ouvre la sidra de cette semaine, la sidra de *Nitsavim*. Le Rav S.R. Hirsch explique ce verset en le mettant en lien avec la sidra précédente où la Torah décrivait les heures difficiles et éprouvantes de l'exil. « Malgré toutes ces difficultés relatées et l'hostilité rencontrée, vous êtes vivants, *nitsavim*, dressés, telle une *matséva*, un monument, non une stèle funéraire mais un monument de vie, dressés devant HaChem votre D.ieu ».

Le Grand Rabbin Goldmann a été un homme debout, debout devant la communauté et debout devant D.ieu. Les épreuves, les coups durs qu'il a pu connaître, ne l'ont pas fait fléchir. Il était une *matséva* de vie.

Le Grand Rabbin Goldmann est né le jour du jeûne de Guédalia. Guédalia fils d'A'hikam a été le dernier gouverneur de Judée à l'époque de la destruction du premier Temple. Et il semble bien que toute l'existence du Grand Rabbin Goldmann ait été en lien avec ce personnage. Le nom Guédalia peut avoir deux significations : « D.ieu a fait grandir » et : « on a fait grandir D.ieu ».

Guédalia : « D.ieu a fait grandir » : HaChem a fait d'Alain Goldmann un Grand Rabbin honoré, respecté, admiré, aimé, un homme important qui savait prendre des décisions fermes et aussi,

Le Grand Rabbin Goldmann a été un homme debout, debout devant la communauté et debout devant D.ieu. Les épreuves, les coups durs qu'il a pu connaître, ne l'ont pas fait fléchir. Il était une matséva de vie.



Par sa chaleur humaine d'une grande finesse, par son humour, par son courage et son franc-parler, par sa proximité, le Grand Rabbi Goldman aura contribué à reconstruire bien des sanctuaires intérieurs. Pensons à cet épisode où

Par sa chaleur humaine d'une grande finesse, par son humour, par son courage et son franc-parler, par sa proximité, le Grand Rabbi Goldman a contribué à reconstruire bien des sanctuaires intérieurs.

alors qu'il était en poste à Bordeaux, le Grand Rabbi Goldman est parvenu à obtenir la fermeture des commerces appartenant à des juifs au jour de Kippour.

Le Grand Rabbi Goldman s'occupait et se préoccupait de la communauté mais aussi de sa famille ; et l'on peut témoigner de l'émouvante et touchante affection qui en constitue le terreau intergénérationnel. Nous voulons dire aux enfants du Grand Rabbi, à ses petits-enfants, à ses arrière-petits-enfants, notre amitié profonde et sincère.


Le Grand Rabbi Goldman aimait particulièrement enseigner les textes de *haftara*, ces textes qui racontent, annoncent – la plupart du temps – la consolation, l'apaisement collectif et individuel. Dans la *haftara* de la *paracha* d'A'haré Mote, l'avant-dernier verset énonce : « *J'apaiserai la captivité de Mon peuple ; ils bâtiront des villes désolées et s'y établiront, ils planteront des vignes et en boiront le vin ; ils feront des jardins et ils en mangeront les fruits* ». Sur les mots « ils feront des jardins », le Grand Rabbi Goldman dit, une fois, qu'il s'agit des jardins bien sûr et aussi des jardins d'enfants qui pulluleront dans tout le pays.

En cet instant particulier pour la famille, pour la communauté juive tant attachée à son Grand Rabbi, en cet instant donc, le Grand Rabbi Alain Goldman rejoint son jardin d'Eden, le jardin qu'il a planté tout au long de sa vie, jardin où il a semé tant de graines, de *mitsvot*, de bonnes actions. Et là dans cet espace où il a retrouvé sa chère épouse, ses parents, ses ancêtres, là dans cet espace, sa *nechama* va pouvoir bénéficier de tous les fruits qui lui reviennent. ■

AVEC MARIE CLAUDE TAIEB

COURS D'ANGLAIS BÉNÉVOLES POUR ADULTES

 Tous niveaux

 Le **jeudi** de **9h30 à 11 h** au **Centre Dufrenoy**

 Inscription auprès du **secrétariat**

 Premier cours **le jeudi 16 janvier 2023**



Souvenirs d'enfance de Hanouka du Rabbine Ernest Ginsburger

A l'origine paru dans La Tribune Juive de Strasbourg, n°50, le 16 décembre 1927

Ma première lampe de Hanouka

Elle ne fut pas une lampe d'argent dont les bras s'élançant d'une tige anelée en molle flexion dressaient, fiers, des calices ciselés par un outil habile.

Ce ne fut pas une lampe ornée de griffons ou de lions à crinières raides, soutenant de leurs têtes altières une couronne flamboyante, et ondulant leurs queues en arcs élégants.

Ce ne fut pas même la simple lampe de cuivre coulée au vulgaire moule et offrant, généreuse, les pointes de ses becs avides de flammes.

Au retour annuel de la fête, mes fils, à mes côtés, allument les bougies teintes de toutes les couleurs. Mais le miracle de ma première lampe, de mon pauvre godet d'huile, de la mèche de coton roulé ne se reproduit plus

Non ; elle ne fut pas une pièce de musée, rare et ancienne, ma première lampe. A évoquer son métal, sa forme, un peu de confusion rougit mon visage. Ce n'était qu'un godet à panse rebondie et basse, sans pied, au large cul plat, encoché des neufs entailles indispensables, mais quand, sorti de son armoire après sa réclusion annuelle, il était déposé sur la table, son apparition me transportait de joie car elle m'annonçait la venue de la fête, les gâteaux traditionnels, l'Houtslevek aux noix et aux poires sèches, et l'heure délicieuse des chants du *Maoz tsour*.

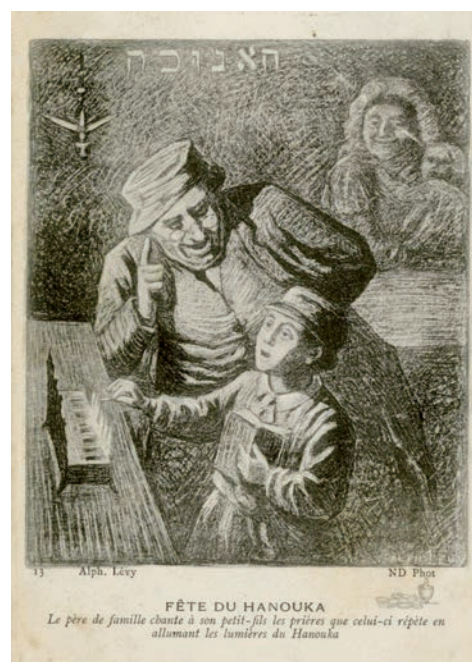
Encore tout petit, la fourbissure du godet m'avait émerveillé : le vert de gris

accumulé durant la claustration, résistait têtue, rebelle, au frottement obstiné : une raie jaunâtre d'abord pointait timide, pâle ainsi qu'un rayon de soleil levant ; puis un autre trait et puis un autre courrait le long des flancs ; ils s'élargissaient, devenaient bandes et s'unissaient : le vert de gris était vaincu ; étincelant de son brillant neuf, le godet jetait mille feux rougeoyants : sa toilette était faite, il était prêt pour la fête.

Mais, se fut surtout la mèche qui, la première, fit mon enchantement. O bonne vieille mèche de coton roulé ! De deux yeux extasiés, je regardais mon père extraire du paquet une pincée de coton ; je suivais la prise dans les deux mains, j'admirais le va et vient des paumes et le poussais un cri de stupéfaction quand, métamorphose magnifique, le coton jaillissait en mèche déjà droit, mais encore un peu frêle. Comme alors, de ma menotte, j'aurais aimé, moi aussi, rouler sur le pantalon de la jambe repliée la mèche, achever sa rondeur et lui donner la force. Fini le temps des mèches : les bougies, impies et vulgaires, ont pris la place d'honneur ! Fini le temps des lampes à l'huile ! Mais ce fut un simple godet plein d'huile qui fut ma première lampe de Hanouka : ce fut une mèche de coton roulée dans les paumes de la main égalisée et consolidée par un frottement sur le pantalon qui fut ma première... bougie de **Hanouka**.

Cela m'advint à l'inattendu, le premier soir de la fête, quand mon père déjà avait accompli le rite traditionnel ; ma tête dépassait alors de toute sa grandeur la table : cela m'advint après l'audition attentive du récit du martyr de la mère et de ses enfants, de la

■ par Ernest Ginsburger



« Fête de Hanouka » de Alphonse Lévy

persécution insensée d'Antiochus, de la vengeance et de la victoire de Juda Maccabée. Une larme d'attendrissement avait coulé sur ma joue enfantine mais, vite, elle avait cédé place à la larme de joie de la victoire. Mon imagination allait prendre son envol quand la voix de mon père retentit :

« *Kent, haïnt, tu kenech anzende : tu pech e yet* » - « Petit, aujourd'hui tu pourras allumer ; toi aussi tu es un juif ».

Sur le coup, l'honneur me fut sans plaisir et sans joie. Au contraire. Moi, un enfant, allumer pour les Maccabées ! Avec la gravité du prêtre devant la sainte torah et du geste lent qu'il bénit les fidèles, je m'approchai de la table >>>

devenue un autel. A côté du godet, noyant dans son huile la mèche commémorative, prédestinée à la flamme sacrée, était posé le shamesh. D'une main pieuse, je saisis le bon « serviteur ». Je l'allumai et m'apprêtai à consommer l'acte solennel.

« *Sag die proche* » - « récite la prière », dit mon père. D'une voix ferme, je récitai l'enlogie : « *Béni sois-tu ô Eternel, notre Dieu, qui nous a ordonné d'allumer les feux de Hanouka* ».

Puis j'approchai la mèche flambante de la mèche trempant dans l'huile et je poursuivis : « *Béni sois-tu, Eternel notre Dieu, qui as fait des miracles pour nos lointains ancêtres en ces mêmes jours* ». Et tandis que la mèche, après avoir grésillé un peu, commençait à prendre et que se dressait sa flamme claire, le mi-

racle advint, pour le petit juif franc-comtois. Du fond des temps, les miracles pour Israël se levèrent, sortie d'Égypte et traversée de la mer Rouge, le Sinaï flamboyant, le temple merveilleux, l'arche sainte et ses *Keroubim* ; du fond des temps surgirent les phalanges héroïques juives, les combattants et les chefs valeureux ; la colonne était immense, les rangs nombreux, épais ; plus résonnante que la marche bruyante montait « gloire à l'Eternel, notre Dieu » ; mais plus puissante et plus glorieuse éclatait la louange maccabéenne, le cri de ralliement du héros : « qui t'es semblable parmi les dieux » et Juda et ses soldats défilaient vainqueurs.

Des ans, maintenant, ont passé. Par amour pour Juda Maccabée, par reconnaissance pour ses soldats, par admiration pour leurs exploits, par vénération

pour Dieu, j'ai fait collection de lampes de Hanouka. J'ai des lampes, d'argent ; j'ai des lampes de cuivre ornées des lions symboliques, ouvragées de mains d'artistes ; j'ai des pièces de musée, rares et anciennes. Au retour annuel de la fête, mes fils, à mes côtés, allument les bougies teintes de toutes les couleurs. Mais le miracle de ma première lampe, de mon pauvre godet d'huile, de la mèche de coton roulé ne se reproduit plus. Les flammes ne montent pas droites, pimpantes, allègres, heureuses. Les bougies multicolores grésillent, se voilent de fumées funèbres ; la flamme se tord, se couche secouée d'un vent de cris d'épouvante, de gémissements, et mouillée de pleurs, les pleurs d'Israël persécuté. Seigneur, mon Dieu, quand viendra-t-il le miracle ? Quand apparaîtra un Juda vainqueur ? ■

La révolution d'aujourd'hui

Nous vivons dans un monde qui subit une mutation radicale sur le plan technologique (le numérique, le transhumanisme...) et aussi, et surtout, sur le plan sociétal. Il se produit une silencieuse révolution qui bouleverse les structures mêmes de l'humanité.

Comment en est-on arrivé là ? En quoi cette révolution consiste-t-elle ? Que devons-nous en penser ?

Que l'on pense à la première Michna du dixième chapitre de Sanhédrine selon laquelle l'individu qui remet en cause l'origine céleste du texte de la Torah ne se réclame déjà plus de la destinée hébraïque.

Sans en avoir l'air, silencieusement, subrepticement, sournoisement, nous

vivons une période de destruction totale de toutes les valeurs qui avaient permis à la société humaine de progresser, de s'élever, en la tirant de l'univers instinctif et mécanique où elle évoluait. Cette révolution consiste en une contestation du principe même de valeurs morales. La pensée unique que la modernité nous propose, nous impose, revient à niveler toutes les idées. Tout se vaut, tout est honorable, tout est respectable, tout s'entend, tout se discute. Le « dogme » a très mauvais presse sauf celui qu'il représente par lui-même. Tout doit être remis en cause, tout doit être revisité. Tout doit être remis en question excepté le principe de la remise en question...

On entend parfois que le judaïsme ne compte pas de dogme. Pour être en accord parfait avec la modernité et béné-

■ par Rabbini Jacky Milewski

ficier d'une liberté de pensée illimitée, on en arrive à nier des vérités fondamentales car bien sûr, le judaïsme considère des dogmes c'est-à-dire des croyances auxquelles la Torah demande d'adhérer. Que l'on pense aux treize principes de la *Emouna* formulés par le Rambam. Que l'on pense à la première *Michna* du dixième chapitre de *Sanhédrine* selon laquelle l'individu qui remet en cause l'origine céleste du texte de la Torah ne se réclame déjà plus de la destinée hébraïque.

On notera au passage la contradiction entre cette idéologie qui conteste l'existence de dogme avec les fondamentaux des mathématiques par exemple où l'on

fonctionne à partir d'axiomes. Or les axiomes jouent un rôle un peu similaire aux dogmes puisque ce sont des principes qui ne sont pas toujours démontrables et sur lesquels on construit des systèmes entiers.

Dans la pensée bien pensante d'aujourd'hui donc, tout se vaut ; la hiérarchie des valeurs n'existe plus. Ou disons plutôt que la valeur suprême ne s'entend plus en terme éthique mais en termes de satisfaction maximale au présent pour l'individu. Peu importe ce que le monde de demain sera. Que vaut la responsabilité face au désir égoïste ? La revendication de la liberté individuelle éclipse durablement tout souci pour demain.

Tout ceci ne s'est pas fait en un jour. Tout ceci découle d'un processus historique et politique aussi long que l'histoire de la civilisation humaine elle-même. Le Rav Chelomo Aviner dénombre cinq étapes de ce cheminement progressif et schématique, conceptuel et symbolique qui se sont succédées et pour certaines, chevauchées :

- 1) D.ieu fixe le bien et le mal.**
- 2) La raison détermine les valeurs morales.**
- 3) La société politique prescrit le bien et le mal.**
- 4) Le relativisme moral où chaque individu détermine pour lui-même et par lui-même les valeurs.**
- 5) Le postmodernisme où le bien et le mal n'existent plus.**



Détaillons ces cinq étapes :

1) Dans un premier temps, le bien et le mal étaient définis par D.ieu, par un texte révélé, par des hommes sages inspirés. La morale était absolue puisqu'elle provenait d'une révélation. C'est

la norme divine qui indiquait le licite et l'illicite sur tous les plans de l'existence. « Nous-mêmes et nos pères ont fauté » dit la formule de la confession. Ce qui veut dire que les repères moraux étaient les mêmes à travers toute l'histoire.

2) Le deuxième temps est celui du surgissement de la raison humaine ; celle-ci devient elle-même valeur suprême. Elle prétend déterminer bien et mal. L'homme peut avoir confiance en son jugement, en son intelligence, en sa compréhension des choses, à son ingéniosité. Il y a ici l'affirmation d'une autonomie possible et souhaitable par rapport au Créateur. Des hommes ont cru aux belles idées humanistes, ils ont cru aux Lumières. Adam a consommé le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, et avec lui, des philosophes, des penseurs, des écrivains. L'humanité est suffisamment mature, ont-ils clamé. Il n'est plus nécessaire de faire appel à D.ieu pour bâtir l'humanité. Le bien et le mal existent encore mais avec des définitions provenant de la raison humaine.

3) Un chemin nouveau se dessine alors : dorénavant, c'est la société c'est-à-dire la société politique qui déterminera elle-même son projet de vie. La démocratie par exemple ne se définit pas seulement comme la liberté d'expression ; elle est une force législatrice. Le peuple instaure les lois par le biais de ses représentants. Le peuple décide du licite et de l'illicite, de ce qui relève du droit et de ce qui n'en relève pas ou plus. Si à la première étape symbolique de ce processus, le légal était par définition moral et l'interdit moralement intenable, à cette troisième étape, le légal ne coïncide plus naturellement avec le moral. La loi n'a plus de lien direct avec la question du bien. La loi peut même être largement utilisée à des fins immorales. Ainsi, l'extermination des juifs a été légiférée, codifiée (cf. Les lois de Nuremberg). Le droit positif règle les problèmes du moment et satisfait les intérêts personnels du plus grand nombre. Point. On appelle cela « la paix sociale ».

4) Nous parvenons alors à la quatrième étape qui découle de la précédente : celle du relativisme moral : il n'y a plus de cadre moral mais une morale variable selon les époques, les pays, les cultures. Un acte qui, il y a un siècle, pouvait être condamné, peut aujourd'hui être parfaitement acceptable, voir souhaitable. L'affaire morale devient l'affaire de chacun ; elle relève d'une construction personnelle, elle n'est plus un projet pour l'humanité ; elle est ce qui convient le mieux à la subjectivité individuelle. Ainsi, la morale a perdu son lien avec la notion de l'engagement ou de l'effort.

Dans la pensée bien pensante d'aujourd'hui donc, tout se vaut ; la hiérarchie des valeurs n'existe plus. Ou disons plutôt que la valeur suprême ne s'entend plus en terme éthique mais en termes de satisfaction maximale au présent pour l'individu.

Avant de parvenir à la cinquième étape, celle du postmodernisme, marquons une pause et essayons de comprendre ce qui s'est passé pour parvenir à ce relativisme moral.

Dans la *sidra* de *Nitsavim* (29, 15 à 18), la Torah dit : « Vous savez que nous étions établis en Egypte et que nous sommes passés parmi des peuplades, vous y avez vu leurs idoles de bois et de pierre, d'or et d'argent. Il se peut qu'il y ait parmi vous un homme ou une femme ou une famille ou une tribu dont le cœur le détournerait de D.ieu pour suivre ces divinités... et l'individu se dirait : « J'aurai la plénitude car je marcherai selon la droiture de mon cœur » ». La Torah établit ici un lien entre l'idolâtrie et la volonté individuelle de se frayer un autre chemin que celui de la Torah. Comment expliquer ce lien ?

Dans le « Gai Savoir » (paragraphe 143), Nietzsche explique comment le polythéisme a donné naissance à la prétention de l'individu à déterminer >>>

lui-même ses propres valeurs. Nietzsche écrit que dans le polythéisme, « on pouvait voir une multiplicité de normes : un dieu n'était pas la négation d'un autre dieu ou blasphème envers lui... C'est ici que l'on commença à honorer le droit d'individus... L'invention des dieux... fut l'inestimable exercice préparatoire à la justification de l'égoïsme et de la souveraineté de l'individu : la liberté que l'on accordait au dieu à l'égard d'autres dieux, on finit par se l'accorder à soi-même à l'égard des lois, des mœurs et des voisins... Dans le polythéisme, se préparent la liberté d'esprit et la multiplicité d'esprit de l'homme : la force de se créer des yeux nouveaux et personnels, sans cesse renouvelés et toujours plus personnels ». Nietzsche voit donc dans le polythéisme une utilité certaine s'opposant au monothéisme et à « son Dieu normal ».

Concernant les trois étapes intermédiaires – entre la première et celle que nous n'avons pas encore analysée – on en trouve comme une allusion dans le récit du fruit défendu. La Torah dit que 'Hava a vu que l'arbre était agréable à la raison, qu'il était un désir pour les yeux (le jugement suivra le regard porté sur la chose) et qu'il était bon à la consommation (référence au politique qui légifère en fonction de l'économie).

... le postmodernisme pourra toujours détourner le sens des mots (sens élastique) pour faire passer ses idées. On se situe alors dans un mouvement de redéfinition permanente de choses, donc dans un système sans repère, sans père.

5) C'est alors qu'intervient le postmodernisme, dernier épisode en date de l'affaire humaine. Il constitue la suite logique de tout ce qui l'a précédé en même temps qu'il est en rupture avec toutes les étapes précédentes. A ce stade, il n'y a plus de bien, il n'y a plus de mal. L'arbre de la connaissance a été arraché. Le moral et l'immoral ne s'op-

posent plus. Le monde est devenu amoral. Nous sommes entrés dans l'ère de l'indifférenciation, de l'indistinction. Plus rien n'a de sens, rien n'est bien, rien n'est mal. L'homme et la femme sont des constructions sociales, non des faits de nature. Toutes les idées, toutes les pensées, se valent. Il n'y a qu'à choisir.

Il y a d'ailleurs une contradiction interne à la pensée d'aujourd'hui qui met beaucoup en avant l'écologie, la sauvegarde de la protection de la nature, l'économie des ressources naturelles et la préservation de toutes les espèces qui vivent dans la nature. Et dans le même temps, la différence de nature entre homme et femme est niée ; et dans le même temps, l'évidence naturelle selon laquelle un enfant a besoin d'un père et d'une mère est oubliée. Mais nous n'en sommes pas à un non-sens près puisque de toute façon – observe le Rav Chelomo Aviner duquel nous reprenons les idées qui viennent – le postmodernisme postule que la « vérité » en tant que telle n'existe pas ; elle serait purement subjective, elle serait le résultat d'un consensus social. La vérité universelle, valable pour tous et partout serait un leurre. Lorsque l'on affirme par exemple l'indistinction entre les genres, on dénie à la biologie toute donnée objective. Tout dépendrait du vécu de l'individu, de son ressenti. Tout serait construction. Mais si tout est construction, tout peut être déconstruit. Tout est relatif. Et même si l'on parvient à présenter une conclusion argumentée, le postmodernisme pourra toujours détourner le sens des mots (sens élastique) pour faire passer ses idées. On se situe alors dans un mouvement de redéfinition permanente de choses, donc dans un système sans repère, sans père.

Du fait que le courant postmoderniste est disposé à contester des faits de science, de biologie, on en déduit que son approche des choses n'est pas rationnelle ; elle est avant tout sentimentaliste et elle utilise le langage intellectuel et universitaire pour prouver,

pour imposer, son opinion (fin du développement largement inspiré par le Rav S. Aviner commencé au paragraphe précédent). Cette approche est extrêmement dangereuse à plus d'un titre. En effet, si rien n'a de valeur absolue et que tout relève de la construction psychologique et du consensus social, alors il se peut qu'un jour, le postmodernisme voit d'un œil nouveau – pour reprendre l'expression de Nietzsche – l'humanité, la maltraitance, la violence, le meurtre. Il se peut que l'anéantissement d'humain par des humains ne soit plus condamnable puisque tout se vaut et qu'à ce titre, la notion de mal disparaît. Il se peut que la frontière entre les mondes humain et animal s'efface. Car encore une fois, si tout est construction, tout peut être déconstruit ; en l'occurrence détruit.

Dans la vie juive, le monde doit être ordonné, agencé ; chacun apportant sa contribution au développement de l'humanité par la sauvegarde de sa singularité propre. C'est en retirant à l'humain sa prétention à voir les choses de son œil que l'on assure la protection de l'humanité entière.

Combien la tradition juive se tient à distance de ce système ! L'impératif biblique et l'antique sagesse des maîtres inspirés et porteurs de la tradition priment sur toutes les modes aujourd'hui au sommet et demain, oubliées. Dans la vie juive, le monde doit être ordonné, agencé ; chacun apportant sa contribution au développement de l'humanité par la sauvegarde de sa singularité propre. C'est en retirant à l'humain sa prétention à voir les choses de son œil que l'on assure la protection de l'humanité entière. Combien il nous faut replanter l'arbre de la connaissance du bien et du mal et le restituer au Jardinier céleste. ■

Penser le judaïsme de demain

(An Agenda of Future Jewish Thought. Page 122-134)

Extrait du livre de Rabbi Jonathan Sacks « TRADITION IN AN UNTRADITIONAL AGE »
publié en 1990 aux éditions Vallentine, Mitchell

Traduction, adaptation Marc Kogel

Les défis du changement et de la modernité

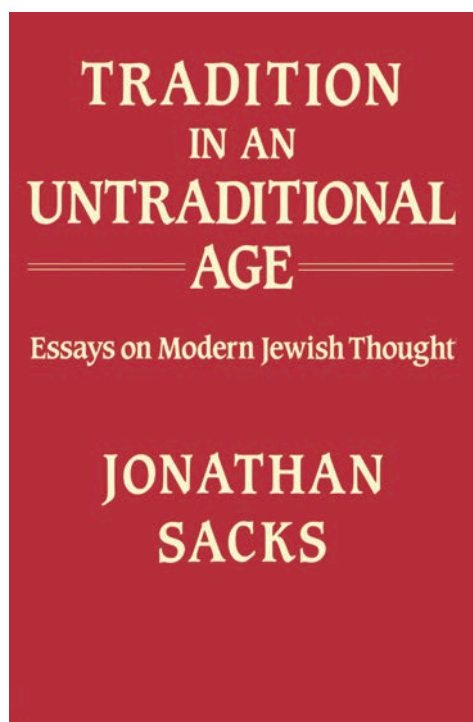
... Si les communautés séparées du monde de la Yechiva et les groupes hassidiques qui vivent séparément peuvent aspirer à vivre dans un monde qui ne change pas, ce n'est pas le cas des juifs qui vivent dans le monde laïc. Dans ce monde-là, les valeurs et les modes intellectuelles évoluent. Dès lors, ceux qui veulent s'adresser aux juifs qui vivent dans le monde laïc, doivent s'adapter à un contexte qui change en permanence. Ce qui signifie que, l'orthodoxie moderne doit se réinventer en permanence.

Ce constat ramène à l'idée de *Torah Im Derekh Eretz*. On pourrait croire que cette expression signifie qu'il existe une synthèse définitive, que ce soit dans l'esprit de ce que Hirsch avait exprimé, ou dans la ligne de pensée établie par le Rav Kook, entre le Judaïsme et la culture laïque. Je pense qu'une telle chose n'existe pas, comme il n'existe pas de concept stable qu'on appellerait la culture laïque. La culture est un processus fluide et mouvant et non un état. Il en découle que *Torah Im Derekh Eretz* désigne un processus et non un accomplissement. D. Grunfeld, traducteur et commentateur de Hirsch, a défini *Torah Im Derekh Eretz*, comme la relation entre la Torah et la civilisation pour une époque donnée, ou encore, la proclamation de la souveraineté de la Torah dans une civilisation donnée. C'est là une idée bien plus générale que celle soutenue par Hirsch, qui laisse ouverte l'éventualité, qu'à une époque donnée, il puisse ne pas exister de synthèse

possible. Il me semble que c'est là une façon plus précise de décrire la relation entre la Torah et l'ethos de l'époque.

Torah Im Derekh Eretz est le dialogue critique permanent qui doit toujours avoir lieu entre le Judaïsme et la culture environnante. Ce dialogue est intrinsèquement inachevé, continu et ouvert à tous. Les solutions d'une génération sont inadaptées pour la suivante. Car la culture laïque est en constante évolution. Une erreur majeure de l'orthodoxie moderne est de « canoniser » les pensées de Hirsch, R. Kook ou R. Soloveitchik, comme si leurs efforts avaient abouti à une philosophie définitive du Judaïsme pour l'époque moderne. De nouveaux défis peuvent donner lieu à de nouvelles sources d'inspiration. Il se peut que d'autres grandes figures, négligées ces derniers siècles, puissent prendre une nouvelle importance. R. Haim Hirschensohn par exemple ou R. Isaac Reines ou parmi les rabbins Allemands, les rabbins Hildesheimer, Ettlinger, Bamberger et Hoffman.

Il y a des périodes où l'orientation philosophique de R. Juda Halévi est plus convaincante que celle de Maïmonide. Il y a des époques où la relation entre le Judaïsme et la culture générale est harmonieuse et d'autres moments où ces relations sont tendues. Il y a des périodes où un état d'esprit universaliste est adapté au vécu juif et d'autres pour lesquelles une réponse particulariste est plus appropriée. En définitive, on ne peut pas échapper à la nécessité de se replonger dans les sources bibliques, talmudiques, midrachiques et halakhi-



ques afin d'identifier les risques et les avantages offerts par toutes les nouveautés. *Torah Im Derekh Eretz* n'est pas une idéologie, mais un processus, dont les résultats ne peuvent être prédits par avance.

La Tradition se renouvelle quand elle se confronte à des situations nouvelles. Elle s'atrophie chaque fois qu'elle repousse cette confrontation soit en les rejetant systématiquement, soit en les intégrant systématiquement. « Hadach Moutar Min HaTorah », affirmer que la nouveauté est autorisée par la Torah est aussi éloigné de la tradition vivante que « Hadach Assour Min HaTorah » qu'affirmer que la nouveauté est interdite par la Torah.

>>

Étonnamment, ce sont les communautés les plus traditionnelles qui ont été les plus innovantes pendant ces dernières décades et les plus rapides à répondre aux changements d'états d'âme du public. Ce sont les communautés yechiviques et hassidiques qui les premières ont pris conscience de l'aspiration au retour et du besoin de retrouver ses racines. Elles ont développé des structures d'accueil spécifiques pour « Baalei Techouva », et ont ouvert des Yechivot adaptées à ce public. Elles ont été à l'initiative de nouveaux modes d'éducation informels. Elles ont créé des sessions d'études aux heures des repas pour les hommes d'affaire, des rencontres avec les étudiants et des groupes d'étude pour les retraités. Elles ont été les premières à utiliser le potentiel des téléphones et de la télévision par câble pour diffuser le daf hayomi. Les éditions ArtScroll ont utilisé des moyens typographiques modernes pour appliquer ces techniques aux textes traditionnels. Dans tous ces cas, il ne s'agit que d'utiliser les outils de la modernité. Mais cela montre que les traditionnalistes, tout comme Hirsch en son temps, sont à même de comprendre rapidement et sans préjugé, les possibilités offertes par l'environnement culturel et technologique.

... ceux qui veulent s'adresser aux juifs qui vivent dans le monde laïc, doivent s'adapter à un contexte qui change en permanence. Ce qui signifie que, l'orthodoxie moderne doit se réinventer en permanence.

Il n'existe pas de tradition statique, et encore moins autour de la modernité. Ceux qui cherchent à créer une tradition libérale autour des œuvres de Hirsch, de R. Kook ou de R. Soloveitchik découvrent rapidement que tous les trois pourraient être cités par ceux qui soutiennent une position opposée. Car le même Hirsch qui a écrit les 19 épîtres est aussi celui qui a défendu la vision d'une communauté orthodoxe séparée de la communauté générale. Comme l'a

fait observer Samuel Heilman, Hirsch est devenu le héros de l'orthodoxie traditionnelle comme celui de ceux qui étaient attirés vers la modernité. Le même R. Kook qui a écrit sur l'harmonie intérieure vibrant au cœur de la création, est devenu après la guerre des six jours l'inspirateur de groupes ultra-nationalistes comme le Goush Emounim ou plus tard dans les années 80, de groupes terroristes clandestins qui se sont attaqués aux arabes. Le même R. Soloveitchik qui a valorisé la créativité humaine au début de « The Lonely Man of Faith », est aussi celui qui a livré un combat virulent contre la laïcité. Toute réponse orthodoxe murement réfléchie aux défis de la modernité, comporte des éléments qui peuvent être pris dans des directions à la fois libérales et conservatrices. Ceux qui veulent faire pour leur génération ce que Hirsch, R. Kook ou R. Soloveitchik ont fait, n'ont d'autre choix que de commencer par le commencement, par la confrontation entre la culture contemporaine et les textes de la Bible et du Talmud.

Ni la dynamique de ce qui est nouveau, ni la préservation de ce qui est ancien, ne peuvent être obtenues sans une réinterprétation constante.



Le renouveau de Torah Im Derekh Eretz

Le morcellement de l'orthodoxie en de multiples courants (gauche, centre, droite) ou dans l'antagonisme entre modernisme et traditionalisme sont des symptômes de l'effondrement des structures communautaires dominantes, ainsi que de la fragmentation et de l'enclavement de la vie religieuse dans des groupes qui ne communiquent pas entre eux. Si la cause est sociale, la conséquence est une perte intellectuelle qui entraîne une chute spirituelle. La Torah n'est plus autorisée qu'à parler dans les termes et selon les inflexions que l'idéologie a déterminés à l'avance, et le con-

texte particulier est confondu avec le contexte général. La tradition s'exprime alors par une série de voix perçantes qui nie la légitimité des autres, au lieu d'engager une argumentation ouverte entre différentes perspectives, sur le mode classique.

Cette délégitimation de l'existence de plusieurs alternatives d'une même tradition est ce que l'on appelle parfois le fondamentalisme. On notera que ce fondamentalisme peut exister de la part de n'importe quel courant, qu'il soit qualifié de gauche, de centre ou de droite. En un autre lieu, nous avons plaidé en faveur d'une approche non idéologique de la pensée juive, une approche qui considère que la seule et unique Torah puisse s'appliquer pour un moment, un lieu et un groupe spécifique. Une telle pensée reconnaîtrait la présence de voix contradictoires au sein de la tradition biblique et rabbinique ainsi que l'existence d'autres contextes qui peuvent engendrer des approches différentes.

Il ne s'agit ni de relativisme, ni de pluralisme ; Il s'agit de ce qui concerne l'application de la Torah à des circonstances qui évoluent... Aucune synthèse, ni antithèse entre la Torah et la culture environnante n'est définitive.

Les questions importantes doivent être revues à chaque époque. Reformulons-les. La première est *Torah Im Derekh Eretz*, la rencontre entre la Torah et la culture contemporaine. Nous devons ici nous défaire au préalable de toute attente a priori quant à ce que cette confrontation donnera. Hirsch et avant lui Saadia Gaon, pensait qu'il en résulterait une sorte de synthèse statique, une convergence vers une vérité unique à partir de points de départ différents. R. Kook et dans une certaine mesure, Maimonide, prévoyaient qu'elle produirait une synthèse plus englobante, en unifiant les différentes disciplines. R. Soloveitchik, comme R. Juda Halevi, prévoyait un conflit. Pour eux, il n'existe pas de point de rencontre ultime entre

l'universalisme de la pensée séculaire et le particularisme de la Révélation et de l'Alliance. La comparaison entre ces penseurs modernes et leurs prédécesseurs médiévaux doit être faite avec prudence car les analogies peuvent être établies de différentes manières. Ce qu'ils ont en commun, cependant, c'est une prédilection pour une « grande théorie » ; c'est-à-dire l'espoir d'un résultat de la rencontre de la Torah et de la civilisation séculaire.

Nous avons plaidé pour une approche plus modeste, au cas par cas. La force de *Torah Im Derekh Eretz* réside dans son application détaillée et non dans sa position philosophique générale. Ces dernières années, nous avons connu des débuts impressionnants : des travaux utiles sur l'éthique économique et l'éthique médicale juives et quelques premières réflexions sur la relation entre le judaïsme et la psychiatrie, la psychologie et la psychothérapie. Mais ce ne sont que des débuts. On a tendance à penser que dès qu'un livre a exposé le point de vue juif sur l'un de ces sujets, il n'y a plus rien à faire. Mais il est en fait rare de trouver une question contemporaine sur laquelle on peut espérer présenter le point de vue juif. Tout au plus peut-on présenter un point de vue juif. Le point de vue juif n'émerge, si tant est qu'il émerge, qu'après que d'autres points de vue aient été présentés et discutés et qu'un consensus se soit dégagé. *Torah Im Derekh Eretz* est un processus, pas un ensemble de conclusions.

Prenons un exemple, Sol Roth dans son ouvrage « *Halakhah and Politics : the Jewish Idea of a State* » soutient que dans certaines limites, le Judaïsme est compatible avec la démocratie, l'individualisme et les droits de l'homme. Au même moment Gershon Weiler, un auteur israélien laïc, publie son livre « *Jewish Theocracy* » dans lequel il affirme que le Judaïsme rabbinique est incompatible avec un État libéral et démocratique. Weiler est certes opposé au Judaïsme, mais il n'est pas le seul à

avoir ce point de vue. Les Netouré Karta qui s'opposent à l'État d'Israël pour des motifs religieux, ou par les nationalistes religieux extrémistes, pour qui il y a une opposition de principe entre un État juif sioniste et les idées modernes de démocratie et de citoyenneté, pensent de même. Ce qui est en jeu est l'un des problèmes les plus profonds du sionisme religieux. Et une question comme celle-ci ne peut être résolue par la polémique d'une part, ou l'apologétique d'autre part. Elle nécessite une étude soutenue, approfondie et critique, éclairée d'une part par la Halakha et l'Haggada et d'autre part, par la théorie politique et l'histoire. Elle exige aussi un débat détaillé et argumenté entre des positions opposées, et ce débat doit être accessible à un public plus large que celui des universitaires et des chercheurs s'il doit faire partie des débats publics au sein d'un État juif.

Cet échange de points de vue fait partie d'une question plus large, la place de la Torah dans la société.

L'une des menaces contemporaines les plus graves pour le judaïsme en tant que tradition vivante est le divorce entre Torah et le *Derekh Eretz*. Lorsque les théoriciens politiques juifs, par exemple, ne sont pas suffisamment ancrés dans la Torah et que les représentants de la Torah n'ont pas une connaissance suffisante de la théorie politique, une question telle que la forme idéale d'un État juif devient un enjeu laïc des deux côtés et devient une question qui ne peut être réglée que par une confrontation politique et une guerre des cultures. *Torah Im Derekh Eretz* est un impératif religieux, non seulement comme Maïmonide et Hirsch qui y ont vu, un moyen de perfection du moi, mais plus fondamentalement comme une condition préalable à une réponse halakhique réfléchie et raisonnée aux nombreuses questions éthiques, sociales et politiques urgentes de notre époque.



on ne peut pas échapper à la nécessité de se replonger dans les sources bibliques, talmudiques, midrachiques et halakhiques afin d'identifier les risques et les avantages offerts par toutes les nouveautés. Torah Im Derekh Eretz n'est pas une idéologie, mais un processus, dont les résultats ne peuvent être prédits par avance.

Le Tikoun Olam et le sionisme religieux

Il en découle immédiatement ce que Maïmonide énumère comme l'un des objectifs du système halakhique, le Tikoun Olam, « la perfection du monde », ou comme nous pourrions le traduire plus modestement, « le fondement de la société ». Dans la pensée biblique et rabbinique, le judaïsme se préoccupe activement de la société et de l'individu. Cela est implicite dans le concept même de Mitzvah et de Halakhah, de vérité religieuse exprimée non seulement en termes d'expérience personnelle, mais aussi en termes de loi. La loi régit les communautés. Et c'est ce fait qui est devenu intensément problématique dans le monde moderne. Car la sécularisation, comme nous le savons maintenant, n'entraîne pas l'éclipse de la religion. Au contraire, elle la transfère du domaine public au domaine privé. Elle y est expérimentée non pas comme une norme sociétale mais comme un engagement personnel : pas comme une loi mais comme un choix. Cela touche tous les modes de comportement religieux, du plus libéral au plus traditionaliste. Pour le judaïsme libéral, cela se traduit par la substitution du choix à la loi, de sorte que l'autonomie personnelle est considérée comme la valeur centrale du judaïsme. Certains penseurs réformés utilisent encore le mot « Halakha », mais ce mot a été dépouillé de son sens traditionnel. L'impact sur l'orthodoxie traditionaliste est tout à fait différent mais non moins profond. >>

L'orthodoxie en vient à être identifiée à des choix communautaires, surtout la Yechivah, plutôt qu'au peuple juif dans son ensemble. Au lieu d'être considérée comme la loi d'un peuple, la Halakha est vécue comme le code de ceux qui ont fait le choix d'être liés par elle, le choix d'une élite.

Dans les deux cas, la pensée religieuse a effectivement abandonné le domaine public. Mais c'est précisément cela qui est au cœur de deux des grands projets de l'orthodoxie dans la période moderne : le sionisme religieux et le rôle du judaïsme dans une diaspora sécularisée.

Toute réponse orthodoxe murement réfléchie aux défis de la modernité, comporte des éléments qui peuvent être pris dans des directions à la fois libérales et conservatrices.

Si l'on considère d'abord le sionisme religieux, l'une des grandes questions auxquelles il a toujours été confronté est la suivante : qu'est-ce qui pousse le judaïsme rabbinique, qui incarne une tradition de quiétisme politique et qui croit que l'exil ne prendra fin que par l'intervention divine, à chercher à se reconstituer en tant qu'État sur la terre d'Israël ? Il y a deux réponses classiques à cette question, l'une donnée par R. Kook, l'autre par R. Reines.

La première est mystique, la seconde pragmatique. Pour R. Kook, le rassemblement des juifs en Israël est le début du processus messianique. Pour R. Reines, il s'agit simplement de sauver des vies de la persécution. Bien que les deux réponses restent pertinentes et profondes, aucune ne parle avec lucidité de la situation d'Israël à la fin du vingtième siècle. D'une part, il est en proie à trop de conflits, internes et externes, pour être indubitablement messianique. D'autre part, Israël est trop exposé au danger, et certaines communautés de la diaspora sont trop bien établies, pour qu'Is-

raël soit le seul refuge évident pour la vie juive. Les réponses classiques peuvent rester vraies en fin de compte, mais elles ne sont pas immédiatement évidentes. D'où la crise actuelle du sionisme religieux.

Il y avait toutefois un troisième courant de pensée religieuse sioniste qui reste particulièrement pertinent. Jusqu'à l'émancipation, dans une série de communautés juives fermées et semi-autonomes, les juifs vivaient leur judaïsme comme s'il faisait partie du domaine public. L'éducation, l'arbitrage, les conflits civils et les ordonnances communautaires s'inspiraient de la Torah. On pourrait parler de manière cohérente d'une culture juive enrichie par un bricolage d'emprunts, mais néanmoins intégrée. C'est l'émancipation et l'effondrement de la Kehillah autonome qui ont provoqué le repli du judaïsme sur lui-même et qui ont sécularisé l'espace public. Et c'est ce qui a conduit un certain nombre de penseurs juifs traditionnels, parmi lesquels R. Moché Sofer, à rechercher une renaissance juive loin de l'Europe dans la colonisation de la terre d'Israël. En effet, jusqu'aux années 1880, la majorité des habitants juifs de la région étaient intensément religieux.

Israël est le seul endroit où les juifs peuvent aujourd'hui chercher à construire une société juive. Cela élargit l'éventail possible du champ d'application de la Halakha, comme le dit David Hartman, pour inclure l'exigence morale de l'armée, les disparités et les carences sociales et économiques, l'exercice de la force freiné par des considérations morales, l'attitude envers les minorités et les étrangers, la tolérance et la liberté de conscience. C'est le seul contexte juif restant dans lequel la société peut devenir le véhicule de la « béatitude collective », selon l'expression frappante d'Aaron Lichtenstein. Mais cela présuppose que le judaïsme, et pas seulement les juifs, réintègre le domaine public. Qu'en serait-il d'un système macro-économique moderne qui incarnerait les

valeurs halakhiques ? ou d'un État-providence contemporain ?

Le judaïsme est-il en effet favorable à un État-providence ou préfère-t-il un État minimaliste qui laisse les grandes décisions en matière d'éducation et de charité aux mains des particuliers ? Quel type d'inégalités de richesse et de revenu est compatible avec les valeurs juives ? Quelle est globalement la place de la Halakha dans un État laïc ?

Doit-on laisser une législature laïque légiférer ? Un tel code doit-il rester volontaire et auto-imposé ? Quelles sont les interactions possibles et souhaitables entre le judaïsme, la culture et la société ?

Là encore, ces questions n'ont pas de réponse immédiate et définitive car, entre les textes faisant autorité et leur application contemporaine se trouve le processus d'interprétation et d'argumentation. La Torah est constituée davantage par la conversation que par sa conclusion, qui est de toute façon provisoire. Mais une fois de plus, nous sommes confrontés à la pauvreté relative de l'élaboration détaillée des réponses à ces questions. Ici aussi, il y a une prééminence de l'approche de type « grande théorie » sur l'analyse détaillée. Mais si la pensée juive n'assume pas cette responsabilité, le résultat sera presque certainement son confinement dans les « quatre coudées » de la maison, de l'école et de la synagogue. Dans ce cas, une vie juive peut être vécue de manière aussi satisfaisante à Borough Park qu'à Bayit VeGan, à Harvard comme à Haïfa.



Le Tikoun Olam et le judaïsme de la diaspora

Un ensemble de préoccupations similaires, bien que plus complexes, découle de la place du judaïsme dans une diaspora pluraliste. Nous sommes ici confrontés à une question dont l'impact

existentiel est récent, même si elle est apparue en théorie il y a plus d'un siècle. Les sociétés en voie d'émancipation étaient en théorie laïques ; en pratique, leurs cultures publiques sont restées chrétiennes. Les Juifs considéraient que leurs intérêts étaient mieux servis par un ordre plus universel. Ils sont devenus des défenseurs passionnés du libéralisme, du socialisme et de la laïcité. Beaucoup, qu'il s'agisse d'adeptes, d'observateurs ou de critiques, en sont venus à considérer ces causes comme étant « juives », sans que l'on sache vraiment pourquoi, ni comment, si ce n'est qu'elles étaient promues par des Juifs et parfois étayées par de vagues références à la « tradition prophétique ».

Ces identifications ne sont plus adéquates. Politiquement, les Juifs, que ce soit en Israël, en Amérique ou en Angleterre, ne sont plus majoritairement associés à la gauche. Ils ont pris conscience, au cours des deux dernières décennies, de certains des problèmes politiques du socialisme et des problèmes culturels du libéralisme. On leur a également rappelé qu'il existe une politique religieuse de droite. En tant que membres matures des sociétés de la diaspora, ils sont également plus conscients qu'il existe un conflit potentiel entre une voix juive sur les questions éthiques et sociales et les préoccupations plus étroites de l'intérêt individuel des juifs. Dans l'Etat moderne, composé comme il l'est d'une grande variété de groupes ethniques et religieux, il y a une place sans précédent pour une contribution juive à la question, comme le dit Mary Warnock, « *Quel genre de société pouvons-nous louer et admirer ?* ».

La remarque de Mme Warnock a été formulée dans le contexte de la commission d'enquête qu'elle a présidée, à l'invitation du gouvernement britannique, sur la fécondation humaine et l'embryologie (1982-1984). Cette commission a soulevé d'importantes questions d'éthique médicale, mais elle les

a soulevées dans le contexte d'une société multiculturelle.

Ses premières observations sont significatives : « *Dans notre société pluraliste, il ne faut pas s'attendre à ce qu'un seul ensemble de principes puisse être énoncé pour être complètement accepté par tous. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de moralité partagée. La loi établit un cadre général pour ce qui est moralement acceptable au sein de la société dans les limites générales de la législation. Il y a place pour des règles morales différentes et peut-être beaucoup plus strictes* ».

La distinction entre un code juridique public et une communauté morale plus exigeante se rapproche de la distinction juive classique entre les 7 lois de Noah, les commandements noahides qui s'imposent à l'humanité en tant que telle, et la demande plus rigoureuse des 613 commandements qui s'imposent spécifiquement aux juifs en tant que peuple de l'alliance. Une éthique juive qui répondrait à une société pluraliste devrait donc faire une distinction rigoureuse entre la Halakha « juive » et la Halakha « noahide ». C'est précisément ce que la tradition rabbinique est exceptionnellement, voire spécifiquement, bien placée pour faire. Mais là encore, la qualité des réponses juives a été faible, manquant parfois même de faire cette distinction élémentaire entre les règles qui lient les juifs et celles qui, selon les sources juives, lient la société en tant que telle. Il y a place ici pour un renouveau d'une branche négligée, parce que non urgente auparavant, de la pensée juive.

La question dépasse les préoccupations académiques, les Juifs de la diaspora sont occupés à façonner et à construire des sociétés. La plupart du temps, ils s'impliquent et interagissent avec des non-juifs dans des contextes régis par des règles et des rôles neutres. La littérature halakhique existante a relativement peu à dire sur ces interactions, au-delà d'un souci général de Kiddouch

Hachem « sanctification du nom de Dieu » Darkei Chalom, « la voie de la paix », et la prévention de Eivah « hostilité ». À moins qu'il n'y ait un ensemble de règles ou de valeurs plus nuancées et articulées pour ces questions, les Juifs vivront inévitablement des identités compartimentées. Car il n'y aura pas de manière spécifique pour eux de se comporter de manière juive dans ces circonstances, ni même un sens précis de ce que le judaïsme considère comme une attitude honorable. Ils seront des « laïcs dans la rue », même s'ils sont profondément religieux dans leur vie privée. Peut-être est-ce là ce qu'est la galut « exil » à notre époque, mais ce jugement semble pour le moins prématuré.

... ce sont les communautés les plus traditionnelles qui ont été les plus innovantes pendant ces dernières décades et les plus rapides à répondre aux changements d'états d'âme du public.

Ce qui nous ramène à l'un des mots clés de l'orthodoxie « moderne » : synthèse. Ce mot a été appliqué de manière habituelle à l'éducation et à la culture, pour reprendre l'idée qu'une certaine fusion est possible entre le judaïsme et les disciplines séculaires. Nous avons fait valoir que la synthèse dans ce sens n'est peut-être tout simplement pas possible. Elle dépend de l'état de la culture séculière. Ce qui est plus intéressant du point de vue religieux, c'est l'idée de synthèse appliquée à une vie individuelle. Il s'agit ici d'une valeur reconnue depuis longtemps dans la tradition rabbinique sous la rubrique « Que toutes tes actions soient pour le bien du Ciel » ou, comme le dit Maïmonide, « *diriger les forces de l'âme vers un seul but* ». Le fait que la tradition reconnaisse une telle valeur montre clairement que la compartimentalisation ne peut être un idéal religieux.

La question est donc de savoir ce que signifie vivre sa vie en accord avec la loi >>>

et les valeurs juives en tant que médecin, avocat, universitaire, homme d'affaires, industriel, ou l'une des innombrables autres professions exercées par des Juifs, lorsque les personnes avec lesquelles on traite ne sont pas juives ou, si elles le sont, ne sont pas liées par la Halakha ? La pensée orthodoxe a été presque totalement silencieuse sur cette question. Elle l'a écartée, comme pour dire que ce n'est que dans le cadre de contacts avec des Juifs qu'un comportement peut être juif de manière conséquente. Mais c'est se soustraire au défi de ce sionisme religieux et de sa vie en diaspora après l'émancipation : vivre dans une société non religieuse d'une part et dans une société non juive d'autre part. Se peut-il que la vaste littérature de la Torah n'ait pas de réponse à cette question, qui englobe aujourd'hui la plupart des dilemmes de la majeure partie des juifs de ce temps ? Encore une fois, nous devons réaffirmer la conviction de Ben Bag-Bag : « *Étudiez la Torah encore et encore, car tout y est contenu* » (Avot 5, 25).

L'une des menaces contemporaines les plus graves pour le judaïsme en tant que tradition vivante est le divorce entre Torah et le Derekh Eretz.

C'est Franz Rosenzweig qui a été le plus perspicace quant à l'appauvrissement de l'orthodoxie. Il soutenait au contraire que « *c'est exactement aux choses généralement rendues permises par l'orthodoxie qu'il faut donner une forme juive* » et insistait sur le fait que « *les deux mondes, celui de l'interdit juif et celui du permis extra-juif, se rejoignent* ». L'idéal du Juif selon Rosenzweig était celui d'une personne qui s'était préparée tout simplement à ce que tout ce qui lui arrive, intérieurement et extérieurement, lui arrive d'une manière juive. Ce que cela signifie, reste obscur. Une fois encore, la grande théorie existe, mais pas son élaboration détaillée.

Voici donc la sphère propre à la synthèse du chercheur. Elle ne sera pas

créée dans la maison d'étude mais dans une série de modèles existentiels : l'employeur, peut-être, qui crée de nouvelles façons d'agir humainement envers ses employés, ou l'architecte qui améliore l'environnement urbain, ou l'industriel qui revigore une zone urbaine sinistrée. Il n'y a aucun moyen de spécifier à l'avance le mode de vie qui peut être un modèle de Kiddouch Hachem ou de Tikoun Olam, de sanctification du nom de Dieu ou de perfectionnement de la société. Il y a potentiellement autant de manières qu'il y a de vies humaines. Quelque chose de cela se cache derrière la remarque étonnante des sages. Le Saint, béni soit-il, a créé chaque personne selon l'empreinte du premier être humain, et pourtant aucune d'entre elles ne ressemble à son semblable. C'est pourquoi chaque personne est obligée de dire : Le monde a été créé pour moi.

Chaque vie présente un ensemble unique de possibilités de sanctification. Pourtant, la pensée juive, et même la littérature juive, ont pour tâche d'identifier les vies qui sont, et celles qui ne sont pas, des modèles à reproduire. L'éventail de ces modèles est devenu extraordinairement étroit au cours du siècle dernier, dominé par les histoires de chefs de yeshiva et de leaders hassidiques. La littérature hassidique a autrefois célébré la vie de Juifs ordinaires dans des situations ordinaires - les justes cachés - mais cette tradition a disparu.



Retrouver la foi

La dernière tâche, et peut-être la plus urgente, de l'orthodoxie dans la modernité est de trouver un moyen de retrouver la réalité substantielle de la Knesset Yisrael, le peuple juif en tant qu'entité unique se tenant devant Dieu. J'ai beaucoup écrit sur ce sujet ailleurs, tout comme Michael Wyschogrod dans son impressionnante étude théologique intitulée « *The body of Faith* ». Il suffit de dire qu'il y a une profonde contradiction

interne entre une orthodoxie qui est pour ainsi dire une dénomination parmi d'autres dans le monde juif, et qui, en même temps, croit de manière absolue qu'il n'y a pas de dénomination dans le judaïsme : que le judaïsme est orthodoxe ou n'est pas le judaïsme. Si l'orthodoxie doit agir de manière responsable envers l'ensemble du monde juif et pas seulement envers ses propres membres les plus proches, elle doit faire face à de profonds dilemmes concernant ses relations avec les juifs séculiers et non orthodoxes. Elle ne peut pas embrasser systématiquement le pluralisme, c'est-à-dire l'idée qu'une lecture séculaire ou non halakhique de la tradition est légitime. Mais elle ne peut pas non plus se retirer complètement et promouvoir la séparation et l'isolement religieux, sans abdiquer les responsabilités du leadership religieux.

Il y a là des problèmes auxquels la pensée religieuse ne s'est pas sérieusement confrontée, tant ils semblent insolubles. Mais, une fois de plus, répétons que la tâche de la Torah n'est pas nécessairement de trouver des solutions. Elle consiste en partie à encadrer les problèmes et à montrer la voie, si nécessaire centimètre par centimètre, pour les rendre moins insolubles. La seconde moitié du dernier livre de Maïmonide, le « *Guide des égarés* », est consacrée à la proposition selon laquelle l'idéal religieux ne peut être établi de manière soudaine et immédiate dans l'histoire des sociétés humaines. Il y a une lente progression d'un état moins parfait vers un état plus parfait. Pour Maïmonide, le leadership religieux, et à cet égard il se rapproche le plus du concept « *d'Imitatio Dei* », est une question de gouvernance de la société dans son ensemble. Le défi du leadership juif au cours des deux derniers siècles a été d'exercer cette gouvernance sur un peuple juif dont beaucoup se sont éloignés des lois et de la foi juives, et en l'absence de tout pouvoir coercitif. Ce leadership religieux s'est dans la majorité des cas retiré dans des enclaves où son autorité

reste forte, était peut-être inévitable, mais cela donne la mesure du défi qui reste à relever.

La perspective qui se dégage de cette enquête est profondément paradoxale. Les grandes visions de Samson Raphael Hirsch et de R. Avraham Kook ont été réalisées de manière substantielle. Les Juifs ont trouvé possible de s'acculturer et de s'intégrer dans la diaspora sans abandonner la Halakha ou les fondements de la foi juive. Ils ont construit un État et une société en Israël où les Juifs religieux et le judaïsme, loin de disparaître comme le croyaient les sionistes laïques, ont gagné en importance et en influence. Et pourtant, à ce moment précis de leur réussite, les traditions concernant la pensée juive qu'ils ont initiées se sont égarées. *Torah Im Derekh*

Eretz et le sionisme religieux sont devenus soudainement problématiques. La raison de ceci, nous l'avons suggéré, est sociologique plutôt qu'intellectuelle ou spirituelle. Dans le sillage de l'Holocauste, de l'antisionisme, de la sécularisation croissante et des problèmes insolubles auxquels Israël est confronté, la pensée juive a cédé à un désespoir hâtif concernant l'avenir du monde et s'est tournée vers un survivalisme étroit.

C'est compréhensible, mais cela reste un manque de confiance. Les sages expliquent l'expression « Dieu de la foi » par « Dieu qui a foi dans le monde qu'il s'apprêtait à créer ». Quelque chose de cette foi est nécessaire dans le domaine de la pensée juive. Il y a des moments où la foi en Dieu est plus facile que la foi dans le monde qu'il a créé. Pourtant,

Dans la pensée biblique et rabbinique, le judaïsme se préoccupe activement de la société et de l'individu. Cela est implicite dans le concept de Mitzvah et de Halakha.

les deux font partie intégrante de la croyance juive. Ni la tradition biblique ni la tradition rabbinique ne permettent un retrait prolongé du dialogue tendu, imprévisible et permanent avec la culture contemporaine, avec la société, dans ses dimensions israéliennes ou de diaspora, et avec le peuple juif dans son ensemble. Renouveler cette discussion sacrée est la tâche future de la pensée juive. Car ce qui est en jeu, c'est le destin de la Torah dont le commentaire vivant est le peuple juif en dialogue avec sa vocation d'alliance. ■

Maoz Tsour : D., Israël et le Rocher

Hanouka s'accompagne de la récitation d'un poème connue de tous, où nous relatons l'histoire du peuple juif à travers différentes périodes de persécution, et où nous évoquons comment D. nous a sauvés du danger et de la destruction à chaque étape de notre histoire. Ce poème commence avec la célèbre expression : « Maoz Tsour Yéchouati », où nous appelons D. « Puissant Rocher de ma Délivrance ».

Lorsque nous voulons nous adresser à D. en tant que celui nous procurant l'ultime sécurité, nous nous référons à lui comme à notre Rocher. Il est le Rocher qui nous a protégés du danger tout au long de notre histoire. Il est le Rocher qui protège nos vies et nos âmes chaque jour, à tout instant.

Cette qualification de « rocher » est une exception lorsque nous parlons de D. En principe, la Torah évoque D. au moyen de différents noms, qui varient en fonction des lieux et du contexte.

C'est à travers les manifestations de D. que nous percevons sa Présence. Ainsi, tous les noms de Hachem reflètent ses voies et ses actes. Ses noms ne peuvent se référer à son essence, dans la mesure où il n'a ni corps, ni forme. Nous ne pouvons le comparer à aucun être physique, mais uniquement décrire la manière dont il dirige le monde. Lorsqu'il est miséricordieux, nous l'évoquons par un nom qui reflète cet attribut : D. est miséricordieux. Lorsqu'il est sévère, nous lui attribuons un nom évoquant la justice, etc.

La seule métaphore concrète pour décrire Hachem, c'est celle du Rocher.

■ par Anthony Gripe

Pourquoi utilisons-nous un nom qui reflète un objet aussi limité, physique, matériel et inanimé que le rocher ? Cette métaphore est doublement étonnante. D'abord, elle surprend dans la mesure où l'un des fondements du judaïsme est l'interdiction de représenter D.

Ce qui est étonnant, c'est à quel point cette métaphore est présente dans notre liturgie. Lors de l'un des moments culminants de notre prière, entre la Kriat Chema et le Chemoné Essré, nous nous écrions : « Tsour Israël, kouma ! Rocher d'Israël, dresse-toi ! ». Puis lorsque nous atteignons la prière de Modim dans le Chemoné Essré, nous proclamons « notre Rocher, le Rocher de nos vies ! ». Nous reconnaissons être entièrement dépen- >>



« Moïse frappant le Rocher » de Nicolas Poussin - 1649

dants de Hachem, que notre vie repose entre ses mains, qu'il est le gardien de notre âme, et accomplit des miracles en notre faveur tous les jours, à tout instant.

Puis, lorsque nous arrivons à la fin du Chemoné Essré, nous implorons : « puissent les expressions de ma bouche et les pensées de mon cœur trouver grâce à tes yeux, ô mon D., mon Rocher et mon Sauveur. »

David compare D. à un rocher, dans lequel il trouve plus que la protection, il lui apporte le réconfort, le salut, la joie, la paix, ... et tout ce dont il a besoin ! Dans la bouche de David, la comparaison avec le rocher marque le fait que D. est un point d'ancrage, un point fixe vers lequel nous nous tournons.

En fait, le Rocher semble être la seule métaphore qui puisse être employée pour décrire un attribut particulier de D. Aucune métaphore abstraite ne peut remplir ce rôle.

Dans le psaume 125.2, le roi David évoque les montagnes de Jerusalem : « Tout comme Jerusalem est entourée de montagnes, ainsi l'éternel entoure

son peuple, maintenant et pour toujours. » D. a bâti Jerusalem, l'endroit le plus saint du monde, avec des montagnes l'entourant de toutes parts. Pourquoi ? Parce que les montagnes offrent un sentiment de sécurité, tel un blocus tenant à l'écart les armées hostiles. Les montagnes créent un sentiment d'invincibilité.

Lorsque le peuple d'Israël arriva à Jerusalem et aperçut les montagnes, il se souvint que l'ultime sécurité provient de D. Il leva les yeux vers les montagnes et demanda : « D'où viendra mon aide ? » Bien conscient que les montagnes ne procurent qu'un sentiment factice de sécurité, il ajouta : « Mon aide vient de D. le créateur du ciel et de la terre. » D. entoure pour toujours le peuple juif de sa présence rassurante comme la montagne.

C'est la raison de la métaphore du Rocher. On ne se sent jamais autant en sécurité que lorsqu'on s'abrite derrière un grand rocher. La montagne n'est rien d'autre qu'un grand rocher. Lorsqu'un homme lève les yeux vers une montagne, il pense à la sécurité et à la stabilité. Il se sent protégé. Lorsque nous voulons nous adresser à D. en tant que celui nous procurant l'ultime sécurité, nous nous référons à lui comme à notre

Rocher. Il est le Rocher qui nous a protégés du danger tout au long de notre histoire. Il est le Rocher qui protège nos vies et nos âmes chaque jour, à tout instant.

Néanmoins, la lecture des Tehilim nous conduit à penser que le Roi David voit plus qu'une protection quand il compare D. à un rocher.

Dans le Psaume 61 : 3, le Roi David écrit : « Du bout de la terre je crie à toi, le cœur abattu ; Conduis-moi sur le rocher que je ne puis atteindre ! » Cette fois, David ne compare pas D. à un rocher mais demande à D. de le mener vers un rocher. Que peut bien représenter ce rocher ?

David écrit qu'il a le cœur abattu. Le rocher va donc représenter tous nos objectifs, que nous n'arrivons pas à atteindre, par nos propres forces. Il symbolise nos attentes ou nos besoins légitimes, que nous n'arrivons pas à assouvir, ou encore, nos adversités que nous n'arrivons pas à vaincre !

Puis dans le Psaume 62, David écrit : « Oui, c'est lui qui est mon rocher et mon salut ; Ma haute retraite : je ne chancellerai pas. Sur D. reposent mon salut et ma gloire ; Le rocher de ma force, mon refuge, est en D. »

Ainsi, David compare D. à un rocher, dans lequel il trouve plus que la protection, il lui apporte le réconfort, le salut, la joie, la paix, ... et tout ce dont il a besoin ! Dans la bouche de David, la comparaison avec le rocher marque le fait que D. est un point d'ancrage, un point fixe vers lequel nous nous tournons. Peu importe les circonstances, le rocher est là où il a toujours été. C'est bien ce que signifie le prophète Isaïe lorsqu'il écrit : « Confiez-vous en l'Eternel à perpétuité, Car l'Eternel, l'Eternel est le rocher des siècles ». (Isaïe 26:4)

Au fond, la symbolique de D. qu'illustre la métaphore du rocher c'est sa qualité d'« Eternel ». ■

Face à un narratif calomnieux : comment fortifier l'image d'Israël et des juifs ?

Consternante est l'attristante et progressive dégradation de l'image d'Israël ; la haine croît et s'emballe dans l'opinion publique, les universités, la presse, les réseaux sociaux, en Europe, comme aux USA ou ailleurs. Fait avéré, les conséquences graves s'étendent à la communauté juive, aux juifs, ici et ailleurs.

Devant ce qui se prépare et se révèle, notre mémoire nous appelle à la vigilance et à l'action.

Un premier principe consisterait à renoncer à une attitude systématiquement défensive : L'Etat d'Israël n'a pas à justifier de son droit à l'existence, ni qu'il ne pratique pas l'apartheid...



La situation est-elle inéluctable, irréversible ?

NON, si le Ministère israélien des affaires étrangères, la diplomatie israélienne, les institutions communautaires juives dans le monde cessent de persévérer dans une gestion erronée du problème : il ne sert à rien d'affirmer que l'on a raison, de maîtriser une argumentation rationnelle et rigoureuse : seul, le recours au langage émotionnel de l'interlocuteur permet de convaincre avec des moyens appropriés. (Dans le souci de Vérité, les argumentaires et les dossiers restent utiles pour fortifier la conviction et le soutien de nos amis.)

Les ennemis, antisionistes et antisémites, BDS et autres, développent une action concertée selon une stratégie parfaitement identifiable dans le but de

couper Israël et le peuple juif de tout soutien, par la présentation des sionistes comme une nuisance.

Un narratif mensonger et calomnieux justifiant l'attitude victimaire et le recours à un vocabulaire véhiculant des situations du passé connotées, hors sujet, sorties de leur contexte : apartheid, occupation de territoires, colonisation, expulsion, « *La Nakbah* ».

Cette forme de guerre (récemment adoptée et adaptée par la Chine populaire sous le nom de guerre *intelligentsée*) est une invention nazie (cf. Viol des Foules par la Propagande de Tchakotine, Ed Gallimard).

Considérablement développée et élaborée par l'Union soviétique, elle a été mise en œuvre par Mao Tse Toung et Ferhat Abbas, notamment. L'armée française en a compris et analysé les mécanismes à travers les expériences de l'Indochine et de l'Algérie.

Le principe, formulé de façon lapidaire à l'extrême pour rester dans la limite de cette note : LA GUERRE SE GAGNE PAR L'ACTION PSYCHOLOGIQUE, par la conquête des consciences, la prise de contrôle de la volonté et des capacités cognitives humaines : l'opinion est manipulable.



Voici un inventaire sommaire des moyens utilisés :

- Identification des individus influents ;
- Hégémonie sur les réseaux du savoir et les réseaux sociaux pour transformer la réalité ;

■ par Charles Meyer

- Création de rumeurs à diffusion virale, mélange de vérités et de mensonges ;
- Diffusion d'images à forte charge émotionnelle ;
- Politique d'influence à travers des ONG ;
- Recours à la procédure judiciaire ;
- Le terrorisme dont le but n'est pas de tuer mais de semer la terreur et permettre le chantage ;
- Et, plus généralement, utilisation de tous les moyens technologiques de la communication pour manipuler les consciences, diaboliser Israël et les juifs pour hâter leur destruction.



Que faire ?

Communiquer, c'est être écouté et entendu : ce n'est possible que si l'on s'adresse à un public dans sa langue, dans les subtilités et les connotations du langage ; il est donc nécessaire de segmenter les cibles. Y-a-t-il une justification pour qu'à Paris, le diplomate désigné en charge de l'information ne parle pas français ? (ce propos ne vise pas le diplomate désigné, au demeurant respectable, de haut niveau et de grande compétence).

Un premier principe consisterait à renoncer à une attitude systématiquement défensive : l'Etat d'Israël n'a pas à jus- >>

tifier de son droit à l'existence, ni qu'il ne pratique pas l'apartheid...

Un second principe, consisterait en un meilleur choix de thèmes de communication. Une erreur majeure consiste à parler constamment de la Shoah. Cela n'intéresse personne, n'interpelle personne. Le sujet est contre-productif en ce qu'il accrédite l'idée (fausse) qu'Israël, les juifs, utilisent la shoah pour en tirer des avantages. Il y a d'autres révélations à apporter sur la contribution du peuple juif et de l'Etat d'Israël dans le domaine de la science, de la médecine, de la démocratie, et plus généralement au progrès de la civilisation.

Enfin, pour être bref, il faudrait prendre en compte la triste réalité : l'opinion est manipulable et le contrôle du cerveau est un champ de bataille. L'Intelligence artificielle et les technologies de l'information permettront d'influencer les processus cognitifs humains...

L'avantage sera à celui qui incarnera le mieux la créativité humaine.

Nous ne sommes pas dépourvus de compétences en Israël et dans la communauté juive pour pouvoir par la technologie de haut niveau, créer les outils nécessaires pour infiltrer et détruire les sources perverses et haineuses.

C'est un problème, de détermination, de volonté politique et de prise de conscience de ce qui est en train de se passer. J'y ajoute, de responsabilité des dirigeants face à l'histoire. ■

Une erreur majeure consiste à parler constamment de la Shoah. [...] Le sujet est contre-productif en ce qu'il accrédite l'idée (fausse) qu'Israël, les juifs, utilisent la shoah pour en tirer des avantages. Il y a d'autres révélations à apporter sur la contribution du peuple juif et de l'Etat d'Israël.

Quelques réflexions d'un ancien responsable communautaires français

Quelques réflexions d'un ancien responsable communautaire français après 4 années en Israël.

J'ai eu la chance d'avoir été coopté dans un groupe de golfeurs dans l'unique club de golf en Israël, à Césarée. Le groupe est composé essentiellement d'israéliens de mon âge environ, ashkénazes de Tel-Aviv. En France, on dirait « la gauche-caviar ».

Personnellement, je fais partie des « datiim-leumiim » comme mon rabbin Daniel Gottlieb zal qui m'avait appris l'importance de la mitzva d'avoir des poids justes et égaux : donner la même valeur aux commandements vis-à-vis de Dieu et ceux vis-à-vis des hommes, la même valeur à la vie religieuse et à la vie économique.

Je découvre un monde nouveau : Des 'hilonim, des non-religieux, mais d'une catégorie que je ne connaissais pas en France : les carrément anti-religieux.

Je vous donne trois exemples pour illustrer mon propos :

- Le restaurant du golf est devenu kasher. Certains ont cherché un restaurant non-kasher en dehors du golf. Heureusement nous ne l'avons pas fait et nous déjeunons régulièrement au restaurant du golf. Mais mes partenaires de golf n'arrêtent pas de râler : le roquefort de la salade a été remplacé par du tofu et c'est dégueulasse, plus de café crème, ...
- Un ami m'a raconté que son fils habitant San Jose en Californie, il paie l'école juive pour ses petits-enfants pour qu'ils apprennent à parler l'hébreu. Revenant d'un séjour là-bas, il

■ par Jacques Garih

m'a expliqué qu'il avait fait un scandale auprès du directeur de l'école parce qu'ils font faire les prières à ses petits-enfants. Il lui a donc demandé de les dispenser de prières.

- Je suis allé pour les shiva d'un ami qui avait perdu sa mère. J'ai demandé à quelle heure étaient les prières, il m'a répondu qu'il n'y avait pas de prières. Les amis viennent pour le réconfort mais aucun Kaddish n'est récité.

En discutant avec eux, ils me disent : « les 'haredim, les ultra-orthodoxes, ont beaucoup d'enfants. Dans 20 ans, ils seront 50% de la population, 30% d'arabes. Que deviendrons-nous nous les 'hilonim, les non-religieux ? Ce sera l'Iran, une théocratie : on va nous imposer des lois religieuses. »

Une réflexion personnelle : personne ne parle du mouvement Dati-Leumi, les sionistes religieux.

Le mouvement Mizrahi, créé en 1902, par le rabbin Reines, avec le groupe pour la jeunesse Bné Akiba est très présent mais n'est jamais cité, a peu de reconnaissance en Israël et n'est presque pas connu en dehors d'Israël, en 'Houtz Laaretz. Ce sont les « kippot srougot (tricotées) », des personnes intégrées dans la vie économique active, médecins, avocats, ingénieurs, etc. Ces personnes font l'armée et reconnaissent l'Etat d'Israël, récitent le Hallel à Yom Haatzmaout. Pour eux, l'histoire est en marche, c'est la géoula, le retour des juifs en Israël.

Ce sont des personnes en contact avec les non religieux car intégrés dans la vie économique mais qui gardent leur identité religieuse ouverte.

Il y a donc aussi le mouvement Agoudah, les « ultra-orthodoxes », les 'haredim, les kippot en velour noir, qui eux se protègent et en général ont peu de contacts avec le monde économique de la vie active. Ils ne font pas (ou peu) de service militaire et ne reconnaissent pas Israël d'aujourd'hui comme étant Israël de la Torah. Mais eux sont visibles, ils sont très connus du grand public. Une synagogue de français installée à Givat Shmouel où j'habite recherchait un professeur pour étudier avec eux tous les matins. Ils n'ont pas réussi à trouver un professeur Dati-leumi car ils travaillent tous mais ils ont trouvé un professeur 'haredi.

Personnellement, je fais partie des « datiim-leumiim » comme mon rabbin Daniel Gottlieb zal qui m'avait appris l'importance de la mitzva d'avoir des poids justes et égaux : donner la même valeur aux commandements vis-à-vis de Dieu (ben Adam lamakom) et ceux vis-à-vis des hommes (ben Adam laravero), la même valeur à la vie religieuse et à la vie économique.

Et je ne sais pas quoi faire pour que ce mouvement Mizrahi acquiert plus de reconnaissance et de visibilité.

Voici peut-être quelques pistes d'actions :

- les 'haredim ont toujours été excellents à recueillir des fonds. En politique, ils ont apporté leurs soutiens à la coalition gouvernementale contre des apports financiers. Le Mizrahi quant à lui n'a jamais su vraiment faire de même. Or, l'argent permet de financer l'envoi de chlihim, d'enseignants dans les communautés en dehors d'Israël. Par exemple, le rabbin David Mamou qui était chaliah à l'école Maïmonide à Boulogne a été à l'origine de l'Alya de beaucoup de jeunes, dont mes propres enfants.
- J'ai beaucoup d'amis à priori sionistes qui donnent à des yeshivot en Israël. Je leur demande toujours s'ils ont vérifié que la yeshiva à laquelle ils donnent est bien sioniste. Aucun ne le fait.
- Chacun voit midi à sa porte : l'Alyah est une perte de chiffre d'affaires de la communauté existante. Déjà les idées de Théodore Hertzfel avaient été rejetées par la plupart des communautés juives dans le monde qui voyaient d'un mauvais œil le départ de leurs fidèles.
- Un exemple : le Bné Akiba, le mouvement de jeunesse du Mizrahi est lui-même victime de son succès : tous les jeunes formés partent en Israël et le Bné Akiba local doit se renouveler en permanence.

Une lueur d'espoir : j'ai lu ce projet d'article à mes enfants. Leur retour est qu'il y a aujourd'hui une évolution importante de la nouvelle génération. Ce que j'ai écrit au début, c'était ma génération. Eux ressentent une évolution importante vers une meilleure connaissance. La fille d'un de mes amis avait

créé « la yeshiva 'hiloni », deux termes antinomiques. Son idée était faire connaître aux non religieux, aux 'hilonim, au moins notre histoire, nos valeurs, notre passé.

Cette année, le jour de Yom Kippour, sur kikar Dizengoff à Tel Aviv, il y avait 2.000 personnes 'hilonim pour Neïla.

Dernière nouvelle : les élections du 1 Novembre, la nouvelle Knesset.

Pour mes amis 'hilonim anti, ils voient cela comme une catastrophe. Certains me disent qu'ils ont leur passeport dans leur poche !

Et, disent-ils, si les 18 sièges de Agoudah (11 Shas et 7 Judaïsme unifié de la Torah), et 14 pour Mizrahi parti sionisme religieux, 32 soit plus d'un quart des députés, transforment Israël en une théocratie, ils partent.

Une lueur d'espoir : j'ai lu ce projet d'article à mes enfants. Leur retour est qu'il y a aujourd'hui une évolution importante de la nouvelle génération. Ce que j'ai écrit au début, c'était ma génération. Eux ressentent une évolution importante vers une meilleure connaissance.

Et on revient à la fameuse question non résolue depuis 1948 : Israël, pays juif ou pays des juifs ?

Enfin, je voudrais au moins citer le rabbin qui à mes yeux représente le mieux la a'hdout, l'unité du peuple juif, c'est le rav Sacks zal dont la pensée et ses écrits vont vraiment dans le sens du rassemblement, et qui aimait lui-même citer une phrase du rav Kook : « *après des siècles de haine gratuite sinat 'hinam, il faut maintenant l'amour gratuit, ahavat 'hinam, pour enfin avoir la a'hdout, l'unité du peuple juif.* » ■

L'aquaculture en Israël, l'agriculture du futur

■ par Jean-Michel Rykner



Entrée du campus de Rehovot

La population mondiale atteint aujourd'hui 8 milliards de personnes et devrait atteindre près de 10 milliards de personnes en 2050, ce qui exercera une pression accrue sur les approvisionnements alimentaires et obligera les industries agricoles à devenir beaucoup mieux gérées et la demande de protéines animales devrait augmenter de plus de 50%.

Les scientifiques Israéliens pensent que l'aquaculture et les modifications génétiques pourraient servir de base pour résoudre certains des problèmes d'insécurité alimentaire dans le monde au cours des prochaines décennies.

Les scientifiques Israéliens pensent que l'aquaculture et les modifications génétiques pourraient servir de base pour résoudre certains des problèmes d'insécurité alimentaire dans le monde au cours des prochaines décennies.

L'aquaculture, le processus d'élevage et de croissance de poissons et de plantes dans l'eau, pourrait apporter un certain soulagement dans ce domaine.

« *Nous pensons que c'est l'une des meilleures réponses à cette crise* », déclare Noam Mozes, chef de la Division de l'aquaculture marine au ministère Israélien de l'Agriculture et du Développement rural.

Israël se tourne vers la pisciculture durable pour résoudre l'insécurité alimentaire.

Les experts disent que le processus de l'aquaculture nécessite beaucoup moins d'espace que les méthodes agricoles traditionnelles et pourrait apporter un soulagement en cas de future crise alimentaire qui pourrait être causée par la surpopulation.

En fait, alors qu'elle était un contributeur relativement insignifiant il y a à peine une génération, l'aquaculture en 2015 a dépassé la pêche sauvage en

tant que source de produits de la mer pour la consommation humaine. La biomasse annuelle produite par l'aquaculture dépasse désormais également celle de la viande bovine et son taux de croissance a dépassé celui de la production de volaille, ce qui en fait le secteur agricole à la croissance la plus rapide. Avec de plus en plus de preuves que les produits de la mer sont une méthode écologiquement durable pour la production de protéines, l'aquaculture est susceptible de continuer à gagner sur les rivaux terrestres des protéines telles que la volaille.

L'industrie de l'aquaculture en 2018 a atteint un chiffre d'affaires mondial estimé à 232 milliards de dollars pour 80 millions de tonnes métriques de nourriture, selon l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), avec des dizaines d'espèces élevées dans des environnements marins, d'eau douce et saumâtres. Le secteur devrait atteindre 275 milliards de dollars d'ici 2025, selon Adroit Market Research. L'augmentation sera stimulée par la demande croissante de consommation de produits de la mer couplée à l'épuisement de la productivité naturelle des poissons de l'océan due à « l'exploitation incontrôlée des poissons sauvages sur plusieurs décennies », selon Adroit.

Cette nouvelle technologie d'aquaculture israélienne pourrait aider à soulager la crise alimentaire mondiale.

Des chercheurs Israéliens prédisent que les "algues enrichies" avec une va-

leur nutritionnelle extrêmement élevée deviendront un super aliment pour l'humanité.

Compte tenu du taux de croissance de la population, du réchauffement de la planète, des changements de climat, de l'élévation du niveau de la mer et de la diminution des zones fertiles pour les cultures agricoles, une part importante de l'avenir de l'alimentation doit provenir de la mer et du désert. Sur ce constat, une première conférence mondiale réunissant des ministres de l'agriculture, des scientifiques et de grands entrepreneurs venus entre autre d'Israël, des Etats-Unis, d'Australie, des Pays-Bas, de Bahreïn, de Malte, du Maroc, de Jordanie et de Singapour. « Nous avons tous conscience du problème de l'insécurité alimentaire et c'est pour cela que nous essayons d'apporter davantage de protéines à notre régime alimentaire. Le changement climatique et son influence sur l'agriculture ainsi que les nouvelles formes d'alimentation sont des sujets dont il faut se préoccuper dès aujourd'hui. Nous savons qu'Israël est très avancé dans la recherche liée à l'aquaculture, et à la capacité de créer des poissons et de développer des innovations adéquates », explique Michal Lévy, scientifique et directrice générale adjointe au ministère israélien de l'Agriculture. Eilat offre de nombreux avantages pour ces nouvelles technologies du fait de son climat sec.

A la Faculté d'Agriculture, d'Alimentation et d'Environnement de l'Université Hébraïque de Jérusalem située à Rehovot, l'équipe du Dr Lior David, expert en sciences animales, mène de son côté des études avancées concernant la production de poissons pour accroître leur durabilité (www.bertalab.huji.ac.il). « Nous voulons contrôler le ratio mâle-femelle en produisant plus de femelles pour engendrer davantage de naissances, grâce à des méthodes d'injections d'hormones. L'aquaculture est devenue la principale source de production de protéines à partir des poissons, mais



l'apparition de maladies il y a une vingtaine d'années, en Europe et en Israël, qui touchent désormais le monde entier, complique le processus », a-t-il expliqué. Le saumon génétiquement modifié est le seul poisson autorisé principalement en Amérique du Nord après plus de 30 années d'études et recherches.

Dans le village de Tel Mond près de Netanya est implantée Simpliigood, la première entreprise au monde à exploiter une technologie de production à grande échelle de biomasse de spiruline, une algue à haute qualité nutritive et très rentable. Grâce à une approche multidisciplinaire faisant appel entre autres à la biologie, à l'ingénierie, à la chimie et à l'informatique, cette firme a créé la source alimentaire naturelle la plus dense et la plus efficace sur terre. La spiruline est l'une des sources de

protéines les plus nutritionnelles et végétales de la planète.

74% de la spiruline de Simpliigood est fabriquée à partir de protéines brutes qui fournissent 18 des 20 acides aminés nécessaires au bon fonctionnement du corps. Elle contient trois fois plus de protéines que la viande et permet de lutter contre l'anémie. La spiruline peut aussi remplacer le gluten, créer des textures, ou encore servir d'émulsifiant mais « elle a surtout pour but de rendre notre alimentation plus saine et plus riche. Nous exploitons la spiruline fraîche avec des méthodes naturelles sans antibiotiques ni hormones. Nous pouvons aussi ajouter du goût et customiser les couleurs afin de lui donner une apparence très semblable à la réalité ». Chez Simpliigood, elle est

L'aquaculture en 2015 a dépassé la pêche sauvage en tant que source de produits de la mer pour la consommation humaine. La biomasse annuelle produite par l'aquaculture dépasse désormais également celle de la viande bovine et son taux de croissance a dépassé celui de la production de volaille.



Simpliigood, micro-ferme avec une technologie de pointe dans un étang d'eau douce à 50 degrés >>

cultivée dans deux micro-fermes à la pointe de la technologie dans des étangs d'eau douce chauffés à 50 degrés pour « *conserver un environnement de croissance idéale* », déclare Bach Baruch CTO chez Simpliigoood. « *Nous offrons une alternative étiquetée durable, abordable et propre avec une immense valeur ajoutée et en fournissant une source alimentaire peu transformée* ». Ajoutons que la firme fabrique entre autre des crackers à la spiruline contenant 9,1 grammes de protéines complètes dans une portion personnelle et avec un certificat de cachet pour tous leurs produits !

Dans les fermes verticales, les légumes poussent verticalement sur les parois de containers, ce qui augmente l'efficacité de la croissance, minimise la consommation d'eau et réduit l'utilisation excessive d'espace et de terre.



Vertical Field

Produire des fraises en hiver est l'une des missions que s'est donnée la startup Vertical Field créée en 2006 près de Raanana, devant le supermarché Supersal. A l'aide de technologies de pointe, elle répond aux besoins croissants de la population en cultivant des produits frais et organiques dans n'importe quel espace urbain intérieur ou extérieur.

Les fermes verticales renversent les limitations dues aux espaces réduits en zone urbaine en créant des plateformes de culture verticales pour cul-

tiver essentiellement des produits sur leurs murs. Ces champs de culture en serre sont transportables et ont environ la taille de conteneurs d'expédition mesurant de 6 à 12 mètres de longueur, qui peuvent être placés directement sur un parking, permettant aux supermarchés et aux épiceries de cultiver et de vendre leurs propres produits locaux juste à l'extérieur de leur bâtiment.

« *Vertical Field offre une façon révolutionnaire de produire et consommer les herbes et les légumes verts les plus frais, en produisant des fermes verticales intérieures basées sur le sol cultivées à l'endroit même où la nourriture est consommée* », a déclaré le PDG de Vertical Field Guy Elitzur, qui espère placer ses fermes verticales dans des chaînes de vente au détail et établissements de restauration dans les villes des États-Unis.

« *Non seulement nos produits facilitent et promeuvent une vie durable et ont un impact positif sur l'environnement, mais nous offrons une véritable alternative facile à utiliser à l'agriculture traditionnelle. Nos fermes urbaines donnent un nouveau sens à l'expression "de la ferme à la table", car on peut pratiquement cueillir ses propres légumes et herbes dans les supermarchés, les restaurants ou d'autres sites de vente au détail* ».

La société a conçu des plateformes verticales intégrées et a rapidement connu un succès international avec plus de 500 projets implantés à travers le monde. « *Nous représentons le futur en matière d'agriculture car nous pouvons faire pousser les produits hors saison* », déclare Gilad Marek, agronome en chef chez Vertical Field.

Dans ces "fermes", les légumes peuvent pousser verticalement sur les parois de containers, ce qui augmente l'efficacité de la croissance, minimise la consommation d'eau et réduit l'utilisation excessive d'espace et de terre.

Ils contournent ainsi les inconvénients liés au climat sans toutefois entrer en compétition avec les fermiers. Au contraire, Gilad assure « *qu'ils travaillent en collaboration* ».

« *Nous utilisons l'eau, aucun pesticide ni produit chimique pour faire pousser à l'intérieur d'un container sur deux ou quatre murs des herbes telles que du basilic, de la laitue, de la menthe, du persil, de la coriandre et à terme nous espérons produire des fraises, des champignons ou encore des tomates cerises. Nous éliminons aussi la chaîne d'approvisionnement puisque nous vendons directement nos produits par exemple ici aux clients de Supersal* », explique Ronen Redel Vice-président chargé du développement des affaires chez Vertical Field.

« *Cette technologie présente plusieurs avantages, basés sur le contrôle de l'air, l'irrigation et l'éclairage qui permettent de donner aux plantes les conditions et les nutriments dont elles ont besoin pour pousser en 21 jours* », poursuit-il.

Les exploitants agricoles peuvent se fournir quotidiennement auprès du conteneur et Vertical Field a développé des projets pilotes en Australie, à Vienne en Autriche, aux USA, ainsi qu'en Ukraine et en Russie avant que n'éclate la guerre entre ces deux pays.

« *On peut aussi jouer sur l'éclairage jour/nuit pour favoriser la pousse, et surveiller aisément le développement de chacune des plantes. En les isolant de l'environnement, les plantes sont ainsi protégées des parasites et de la poussière responsables de leur détérioration* », souligne Gilad.

Certaines personnes comparent toutes ces nouvelles formes d'agriculture-aquaculture avec la manne, nourriture miraculeuse qui tombait du ciel après la sortie d'Egypte et a permis au peuple juif de survivre durant les quarantes années dans le désert avant son entrée en terre d'Israël. ■

De Alep à Jérusalem : la mémoire sauvegardée

■ par Claude Trink



Le Codex Aleppo

Il est possible de « visiter » aujourd'hui au Musée Israël à Jérusalem la Grande Synagogue d'Alep (Syrie) qui a été construite au Ve siècle de l'ère courante et qui a été totalement incendiée en 1947. De même, ce qui a été longtemps le « joyau » de cette synagogue, le manuscrit Codex Aleppo » se trouve aussi aujourd'hui exposé dans le Musée Israël.

Le Codex Aleppo est la plus ancienne version de la Bible hébraïque comprenant les indications massorétiques.

La tradition lui donnait une vertu de talisman qui protégeait la communauté.

•••••

Alep

Alep est une des villes les plus anciennes au monde, ayant été habitée depuis le sixième millénaire avant l'ère commune, dans une position stratégique entre la Mésopotamie et la Médi-

terranée. Une des origines de son nom est la racine HLB (« lait ») car les juifs et les musulmans font référence à Abraham qui donnait le lait de ses brebis aux pauvres.

Alep a été la troisième ville de l'empire ottoman après Constantinople et Le Caire.

La population d'Alep était de 350.000 habitants en 1947 et elle est aujourd'hui de 2,1 millions.

•••••

La communauté juive d'Alep

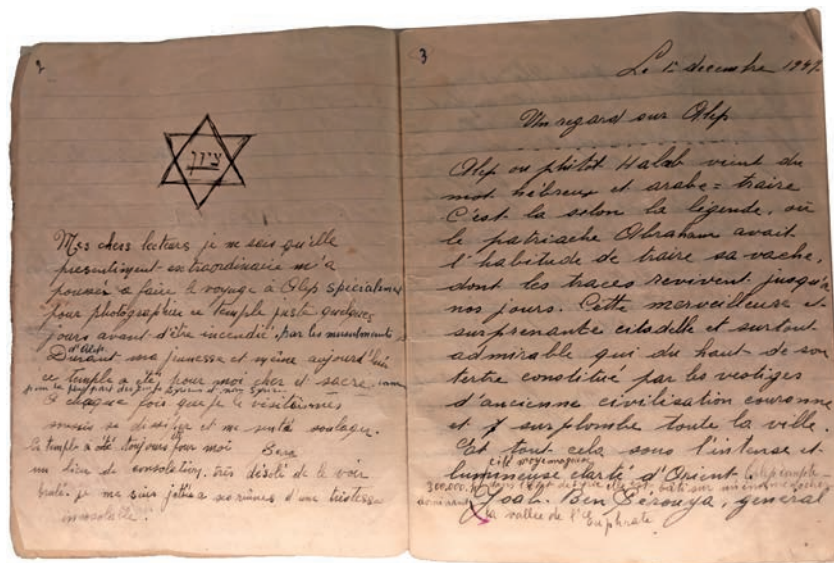
Cette communauté remonterait à l'époque du Second Temple, mais elle est présente à partir du Ve siècle de l'ère commune, au moment où ont été bâtis les premiers bâtiments de la Grande Synagogue. Cette communauté a été renforcée avec l'Inquisition en Espagne qui s'est traduite par un afflux de juifs séfarades. Dans les années 1930, cette communauté comprenait environ 10.000 personnes.

Le 30 novembre 1947, le lendemain du vote à l'ONU de la partition de la Palestine en deux états, l'un juif, l'autre arabe, un pogrom a éclaté à Alep et la foule a dévasté les quartiers juifs, tuant au moins 75 juifs et en blessant plusieurs centaines, pillant les habitations et mettant le feu à 50 magasins, 5 écoles, un orphelinat, un club de jeunes et 10 synagogues, dont la Grande Synagogue. (Des événements similaires se produisirent à Damas, notamment en 1949). Cela a donné le signal de l'émigration des quelques 6.000 juifs de Alep, en général vers les Etats-Unis et Israël. En 1968 environ 700 juifs vivaient encore à Alep et en 1992, le gouvernement syrien a autorisé l'émigration des 4.500 juifs qui vivaient encore en Syrie. Les derniers juifs de Alep ont été évacués en Octobre 2016 vers Israël.

•••••

La Grande Synagogue ou Synagogue de Joab

Selon la tradition, cette synagogue a été fondée par Joab ben Zeruiah, général du roi David, après sa conquête de la ville lors de sa campagne militaire en Syrie (appelée Aram dans la Bible (cf Samuel 2, 8 ; versets 3-8 : « Puis David battit Hadadezer, fils de Rehob, roi de Tsoba, tandis qu'il marchait vers l'Euphrate pour étendre sa domination... » Les Juifs d'Alep désignaient leur ville sous le nom de Aram-Tsoba). La plus ancienne inscription date de 834 AC. Elle a été reconstruite en 1405-1418, après une invasion des Mongols en 1400. >>



Témoignage écrit de Sarah Shamma daté de décembre 1947

L'entrée de la synagogue était très discrète à travers un dédale de ruelles pour ne pas attirer l'attention des Ottomans. Le bâtiment comprenait trois parties : à l'ouest une grande halle utilisée pour la prière par les juifs « musta'arabi » (ceux qui vivent parmi les arabes et parlent arabe) ; à l'est une autre halle construite à partir du 16^e siècle et utilisée par les juifs sefarades arrivés après l'expulsion de 1492 – les « Francos » qui parlent ladino – et les juifs européens de passage ; au centre une grande cour à ciel ouvert entourée d'un portique où le service était conduit depuis une bima installée en son centre sous une petite coupole soutenue par quatre colonnes. Le mur sud de la synagogue comprenait sept niches « heichal ou aron hakodech » renfermant les rouleaux de Torah. L'arche la plus à l'est est appelée la « caverne du prophète Elie » : elle renfermait le joyau de la synagogue, à savoir le Codex Aleppo, aussi désigné comme la Couronne d'Alep (« Keter Amram-Tsoba »).

La communauté juive d'Alep remonterait à l'époque du second temple mais elle est présente à partir du Ve siècle de l'ère commune.

Ce manuscrit a été conservé là pendant six siècles et la tradition lui donnait une vertu de talisman qui protégeait

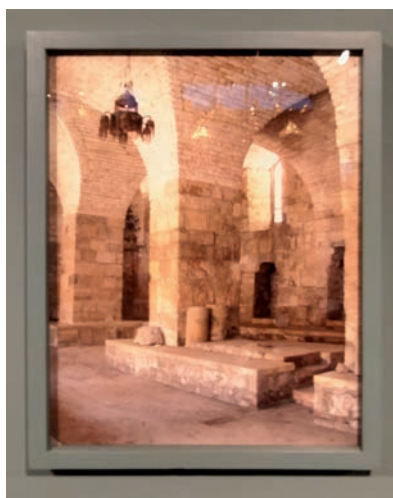
la communauté. Effectivement sa disparition en 1947 a coïncidé avec l'effacement de la communauté.

En 1990 a eu lieu une rénovation partielle de la synagogue grâce à des fonds de juifs syriens de New-York, mais elle a été à nouveau détruite en 2016 pendant la guerre civile syrienne.



Le joyau de la synagogue : le Codex Aleppo

Il s'agit de la plus ancienne version de la Bible hébraïque comprenant les indications massorétiques. Les consonnes



L'aile ouest de la synagogue

ont été copiées par un scribe du nom de Shlomo Ben Abouya'a à Tibériade vers 920. Le texte fut ensuite vérifié, vocalisé et doté de notes massorétiques par Aharon ben Moshe ben Asher, dernier et plus illustre descendant de la famille Ben Asher, scribes et massorètes (« gardiens de la transmission ») depuis cinq générations. Après la première croisade, le manuscrit se retrouve en Egypte et il est utilisé par Maimonide qui le décrit dans son Mishneh Torah, et sur la base de ce codex Maimonide édicte les règles de rédaction des rouleaux de la Torah, notamment les règles d'espacement.

D'Egypte, le codex aurait gagné Alep vers la fin du XIV^e siècle où il a été conservé précieusement pendant six siècles. Si soigneusement qu'il était impossible pour les étrangers de le consulter : c'est ainsi qu'on dut renoncer à en faire une version photographique complète ou à lui trouver un abri plus sûr. Lors des émeutes de novembre-décembre 1947, le codex a été jeté au sol et éparpillé. Une partie des pages ont disparu, sans doute détruites ou emmenées par des émeutiers ou des membres de la communauté. Le codex a alors été caché pendant une dizaine d'années par la communauté juive de Syrie, jusqu'à ce qu'il parvienne en Israël en 1958. Seulement 295 pages sur les 491 ont été préservées, et il manque en particulier 118 pages Pentateuque, jusqu'au Déutéronome 28 :17. Sur les parties manquantes, une page a été restituée en 1982 par une famille juive d'Alep émigrée à Brooklyn (dont le chef de famille lui avait attribué un pouvoir de protection). Un autre fragment a refait surface en 2007 : on peut donc conserver l'espoir de retrouver un jour d'autres morceaux du précieux manuscrit !

Le codex est aujourd'hui exposé dans le Sanctuaire du Livre du Musée Israëli.

Le codex a été inscrit le 8 février 2016 sur la liste des biens culturels du patrimoine mondial de l'UNESCO.



Claude Trink en train de faire la visite en réalité virtuelle



Le sauvetage de la mémoire : la commande photographique de Sarah Shammah

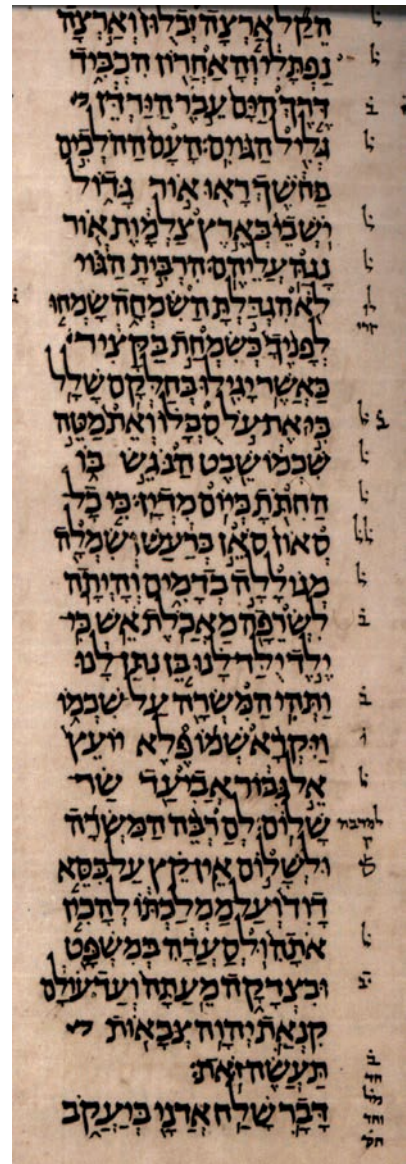
La « visite » de la synagogue est actuellement rendue possible grâce à la technologie de réalité virtuelle. Les visiteurs portent des lunettes de réalité virtuelle et peuvent ainsi se promener dans les différentes ailes de la synagogue.

Ceci a été possible grâce à un lot de 50 photographies qui ont été transformées en un espace à trois dimensions,

dans lequel le visiteur peut entrer, se promener, regarder autour de soi et avoir le sentiment d'être à l'intérieur du lieu.

Cette collection de 50 photographies conservées au Musée Israël a elle-même une histoire émouvante. C'est le résultat de l'action courageuse de Sarah Shammah, la fille d'un habitant juif de Alep ; elle avait immigré en Israël en 1932 et souhaitait constituer un album de photos à la mémoire de son père. Elle s'est rendue en 1947 à Alep et a passé commande à un photographe local arménien un reportage complet de la synagogue, sous tous ses angles, en supervisant elle-même la prise de photos qui eu lieu quelques jours avant la date fatidique du 30 novembre 1947 ; Sarah Shammah avait ainsi en main 50 photographies et les négatifs. Cependant le photographe arménien, comprenant la valeur de ces photographies après la destruction de la synagogue, a exercé un chantage sur Sarah en la menaçant de la dénoncer comme espionne si elle ne lui apportait pas une somme importante. Sarah a su lui échapper en se faisant conduire à Beirout dans la voiture d'un ami arabe et en prenant un des derniers avions pour Israël.

Elle a ensuite donné ces photographies au Musée Israël qui vient d'organiser cette présentation particulièrement originale. ■



Extrait du Codex Aleppo : Isaiah 9:1b-8a



AVEC VOUS
AU-DELÀ DU PRIX

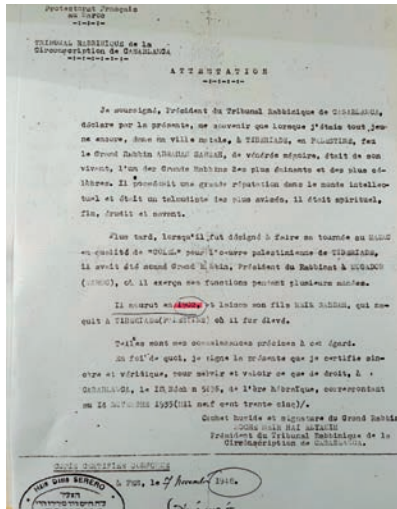
Appelez vite au
01 42 46 87 87
gacd.fr

VOTRE MÉTIER, NOTRE COMBAT

A la recherche du grand rabbin de Mogador

Dans ma famille, on nous a toujours raconté que mon arrière arrière grand-père Abraham Sabbah était grand rabbin de Mogador. Il n'était pas seulement « Rabbin » nous disait-on mais « Grand Rabbin », ce qui paradoxalement était source de grande fierté dans une famille très peu religieuse. Il aurait été envoyé à la fin du 19^e siècle de Tibériade à Mogador pour occuper cette illustre fonction.

Cette histoire m'a toujours fasciné et en début d'année je me suis dit qu'elle méritait vérification. Cette recherche m'a amené à enquêter sur ce récit familial et à découvrir l'histoire des juifs de Mogador, grande communauté aujourd'hui disparue.



Certificat réalisée en 1935 attestant des fonctions d'Abraham Sabbah

Pour travailler sur ce sujet j'ai interrogé plusieurs grandes tantes : l'une avait mis en ligne sur le site dafna.net des archives familiales très intéressantes. J'ai aussi interrogé des historiens des universités de Jérusalem (Pr Michel Abitbol) et du Minnesota (Pr Daniel Schroeter). Enfin j'ai réalisé en mai dernier un voyage à Mogador, renommée Essaouira. J'ai surtout essayé d'avoir une démarche autant que possible « historique » et de valider le récit familial par des preuves. J'ai donc joué « l'his-

torien en herbe » et si de véritables historiens lisent ce texte, je compte sur leur indulgence.

L'histoire connue d'Abraham Sabbah démarre dans les années 1850 à Tibériade. Veuf d'une première épouse morte en couche, il quitte Tibériade pour le Maroc vers 1880. Il y est envoyé comme *coel* pour l'œuvre palestinienne de Tibériade, ce qui signifie qu'il devait collecter des fonds pour des yeshivot. Tibériade faisait partie de l'empire ottoman. Malgré la distance, il y avait beaucoup d'échanges entre le Maroc et la Palestine. Depuis le moyen âge les juifs marocains voyagent régulièrement en Palestine pour y étudier, y faire des pèlerinages ou s'y faire enterrer. En 1880 la généralisation récente des voyages en bateau à vapeur a été une révolution facilitant de tels voyages. L'envoi de *coels* était aussi assez courant et il arrivait que les *coels* ne reviennent pas dans leur région d'origine et se marient avec des femmes locales. C'est ce qui est arrivé à Abraham puisqu'il s'est remarié avec une femme de Mogador. Ce n'est pas un cas unique et on trouve par exemple au Maroc des familles Weizman issues de *coels* ashkénazes venus collecter et qui, préférant le climat local, ont décidé de refaire leur vie sur place.

Abraham se rend au Maroc avec Meïr, l'un de ses deux fils (pourquoi seulement l'un des deux ?) né de sa première union. Celui-ci va n'a que 14 ans mais va immédiatement s'engager comme matelot sur un bateau anglais et deviendra un aventurier digne des meilleurs romans... mais ça c'est une autre histoire familiale...

Revenons donc à Mogador dans les années 1880. C'est une ville assez récente datant du milieu du 18^e siècle et dont les plans ont été réalisés par un architecte Français, Sébastien Cornu, adepte de Vauban. La ville s'est développée en tant que port pour exporter

■ par Stéphane Sabbah

des produits venus d'Afrique (routes du Sous du sud du Maroc ou sub-sahariennes passant par Tombouctou) principalement vers l'Angleterre. Mogador est ainsi devenu le principal port du Maroc pour le commerce avec l'Europe et bénéficie d'avantages douaniers. L'influence anglaise y est très forte. Le consul de France Beaumier fera cette remarque au ministre Crémieux « *Il faut noter, Monsieur, qu'ici tout ce qui n'est pas marocain est anglais* ». Notons aussi que certaines familles de Mogador, émigrées à cette époque en Angleterre, sont devenues des notables anglais célèbres. Citons par exemple le baron Leslie Hore Belisha qui fut ministre des Transports anglais entre les deux guerres et qui a donné son nom aux Belisha Beacons, ces fameuses balises en forme de globe jaune, toujours présentes à tous les carrefours des villes d'Angleterre. Personnellement et pour l'anecdote, mon arrière-grand-mère originaire de Mogador que j'ai connue tout petit ne parlait que l'anglais (et l'arabe bien sûr). Ce développement phénoménal du commerce avec l'Angleterre attire à cette époque des populations pauvres vivant dans des villages à l'intérieur des terres et en particulier beaucoup de juifs. On dit qu'à la fin du 19^e siècle Mogador est la seule ville du Maroc où la population juive est majoritaire. Le commerce avec l'Angleterre est organisé par de grandes familles ennoblies du titre de « Tajir al-sultan » ou « commerçants du roi ». La grande majorité de ces familles sont juives et l'on retrouve les noms de Corcos, Elmaleh, Afriat ou Coriat. Cependant la population juive est socialement très divisée. D'un côté environ une soixantaine de familles vivent dans la Casbah de manière opulente et de l'autre l'immense majorité habitent le mellah dans des conditions de vie misérables (jusqu'à 12.000 personnes).



*Le fils d'Abraham Meïr (en 1904 ?),
preuve de l'influence anglaise à Mogador*

Le manque de solidarité entre les notables juifs et le mellah est frappant. Le consul de France Beaumier explique que, choqué par la misère des juifs du mellah, il est intervenu auprès de Mr Corcos qui souhaitait spéculer sur les prix des loyers des immeubles occupés par ses coreligionnaires afin qu'il revienne sur sa décision. Il faut aussi rappeler le fameux voyage de Moïse Montefiore à Mogador en 1863 : constatant l'extrême misère du Mellah, il obtient du sultan un décret pour améliorer la condition des juifs et la possibilité d'agrandir le mellah surpeuplé.

Nous sommes maintenant en 1890. Les tensions sont extrêmes entre le mellah et les notables juifs. Une caisse de solidarité financée par une taxe sur la viande et le commerce a été créée depuis une vingtaine d'année. Le chef de la communauté se nomme Joseph El Maleh (peut-être a-t-il un lien avec Gad qui est aussi originaire d'Essaouira). Il est accusé par le mellah de malversations dans la gestion de la Kupah et le grand rabbin est aussi accusé de complicité. Des troubles éclatent. Pour calmer la situation il est décidé de remplacer le grand rabbin par un rabbin arrivé récemment de Palestine. Ce nouveau rabbin c'est Abraham Sabbah mon arrière arrière grand-père qui est alors nommé « grand rabbin » et « Président du rabinat ». Le mystère commence ici. Pourquoi avoir choisi Abraham qui

était « étranger » ? J'imagine que les rabbins ne manquaient pas et que la concurrence devait être rude. Mogador n'était certes pas une ville des plus avancées en termes de niveau de spiritualité juive. Elle est connue pour rabbi Haïm Pinto qui y a réalisé des miracles mais rien à voir avec Marrakech (si vous allez visiter le cimetière de Marrakech, vous verrez un nombre de saints et de grand rabbins phénoménal). Quoi qu'on en dise, le choix d'un grand rabbin est politique et nommer un étranger n'est donc pas commun. J'ai donc réalisé des recherches pour comprendre le mystère de cette nomination. J'ai trouvé dans un article du Professeur Schroeter un début d'explication. Il explique que Abraham Sabbah était un « protégé français » d'origine d'Essaouira.

Pourquoi Abraham était-il « protégé français ». Deux hypothèses. Il aurait obtenu ce statut à Tiberiade. Tiberiade faisait partie de l'ensemble géopolitique appelé Grande Syrie ottomane et la France y menait une politique dynamique de protection consulaire des minorités. Les séfarades d'Alep ont bénéficié de la sorte de sa protection consulaire et il est possible qu'Abraham en ait bénéficié aussi. C'était un atout non négligeable pour un nouveau venu de l'étranger. L'autre hypothèse est qu'il ait obtenu ce statut en arrivant au Maroc. Mais pourquoi Schroeter dit-il qu'Abraham est d'origine d'Essaouira ? Si c'est le cas qu'était-il allé faire à Tibériade ? Le nom Sabbah est extrêmement répandu au Maroc et probablement aussi au Moyen-Orient, donc rien à espérer de ce côté.

Revenons à la nomination d'Abraham. Pourquoi l'avoir nommé grand rabbin ? A mon avis pour plusieurs raisons. Il venait de l'étranger et ne pouvait donc être accusé d'avoir participé aux malversations locales. Ses origines d'Essaouira, ensuite, qui lui donnait une certaine légitimité. Enfin le fait qu'il soit « protégé Français » a dû être un atout et il a peut-être été soutenu par le consul de France. Il faut comprendre que cette fin du 19e siècle correspond à une très forte perte d'influence de l'Angleterre

au profit de la France, qui fera du Maroc un protectorat en 1912.

J'ai donc visité en mai dernier le cimetière d'Essaouira pour retrouver la tombe d'Abraham. Le vieux cimetière juif est dans un état de conservation catastrophique. Le climat local maritime, humide et venteux rend la quasi totalité des tombes illisibles (on dit que c'est la ville la plus venteuse d'Afrique). Contrairement au magnifique cimetière juif de Marrakech, Le vieux cimetière juif d'Essaouira n'est pas du tout entretenu. Personnellement l'état du cimetière m'a « révolté ». Abraham étant mort en 1902, j'ai pu repérer la partie du cimetière où il est possiblement enterré. Il existe un site qui référence les noms des tombes (cimetierejuiffessaouira.com) mais à ma très grande déception beaucoup de Sabbah mais pas de trace de tombe lisible au nom d'Abraham Sabbah mort en 1902.



*Le cimetière D'Essaouira en 2022
« attaqué » par les mouettes*

Le mystère des origines d'Abraham (et donc de mes origines) reste entier. J'ai constaté que mon intérêt sur ce sujet était très peu partagé dans ma famille. J'ai demandé à de nombreux cousins de m'aider dans mes recherches sans grand succès. Peut-être suis-je plus intéressé par l'histoire que d'autres ? Dans tous les cas, je suis loin d'avoir fini mon travail. La suite de mes recherches se trouve dans les archives de l'alliance israélite universelle à Paris. J'ai déjà contacté son directeur Mr Kuperninc. Je dois faire désarchiver les documents sur Mogador entre 1890 et 1902. Il va juste falloir que je trouve un peu de temps pour m'y plonger... ■

Hélène Berr et Odile Neuburger

une correspondance d'amitié et d'amour 1934-1944

Parmi les poignantes découvertes advenues durant la pandémie, voici la Correspondance d'Hélène Berr avec Odile Neuburger¹ que publie Dominique Missika, directrice des éditions Tallandier. Ce livre fascine par la révélation de cette amitié quasi passionnelle entre les deux jeunes filles et c'est le miracle de l'édition de ressusciter le destin de cette rencontre, jusqu'à la mort tragique d'Hélène Berr en déportation.

L'amitié entre Hélène et Odile a donné lieu à une correspondance d'une force, d'une puissance rare chez deux adolescentes devenues deux femmes et dont plus d'un homme s'éprit. La religion y occupe peu de place et les mariages à l'église ou les grandes œuvres musicales d'inspiration chrétienne sont plus palpables que les offices à la synagogue...

Si le nom d'Hélène Berr a été mis en lumière avec la révélation de son Journal, publié par les éditions Tallandier en 2008, grâce à Mariette Job, nièce de la jeune femme, celui d'Odile Neuburger le fut par La Statue intérieure de François Jacob. Elle fut le grand amour d'adolescence du futur prix Nobel de médecine et compagnon de la Libération. Dominique Missika demande dans son avant-propos : « Par quel miracle cette correspondance nous est-elle parvenue ? » En effet, c'est bien par miracle que nous avons aujourd'hui entre nos mains ce dialogue épistolaire entre ces deux jeunes filles, qui débute le 16 juillet 1934 grâce à Olivier Hyafil et son frère Antoine Hyafil, les deux fils d'Odile Neuburger, qui les retrouvèrent en 2020 dans de vieux cartons d'archives laissés par leur mère à sa mort prématurée en

1965. Née le 16 août 1920, elle a alors 14 ans lors de sa rencontre à l'école avec Hélène Berr, née le 27 mars 1921. Les deux familles appartiennent à la grande bourgeoisie juive. Raymond Berr (1888-1944), le père d'Hélène, est polytechnicien, vice-président directeur général des établissements Kuhlmann. Le père d'Odile, Albert Neuburger (1891-1985), bien que centralien, aimait davantage la musique que l'argent et préféra se consacrer aux éditions musicales qu'il avait rachetées.

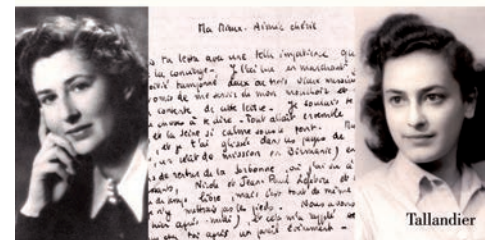
François Jacob écrivait « À sa seule apparition, la couleur du jour, la couleur même de l'air me parurent se transformer. Grande, élancée, des reflets dorés dans les cheveux et les yeux, le teint rose, les lèvres aussi étincelantes qu'une pulpe de fruit, cette jeune fille irradiait la santé, la vie et la joie. » Quand il retrouve Odile, mariée avec Jacques Hyafil, après le débarquement, alors qu'il est hospitalisé au Val de Grâce, grièvement blessé suite à l'explosion de son véhicule blindé touché par une mine, François Jacob écrit : « Elle aussi avait changé. D'une beauté peut-être plus émouvante parce que plus grave, plus mûre, presque poignante². »

L'amitié entre Hélène et Odile a donné lieu à une correspondance d'une force, d'une puissance rare chez deux adolescentes devenues deux femmes et dont plus d'un homme s'éprit. La religion y occupe peu de place et les mariages à l'église ou les grandes œuvres musicales d'inspiration chrétienne sont plus palpables que les offices à la synagogue, mais les rares fois où Hélène Berr en parle c'est avec une force qui nous étreint. Sa « sensibilité poétique à la beauté de la nature », évoquée par Dominique Missika est aussi palpable. Odile Neuburger y répond par une

■ par Michaël de Saint-Chéron

HÉLÈNE BERR
ODILE NEUBURGER

Correspondance
1934-1944



sensibilité et une affection redoublée pour son amie, qui en pleine occupation se trouve beaucoup plus exposée aux arrestations qu'elle et ses parents, qui ont fui Paris pour la zone sud, encore protégée. La correspondance de légèreté se fait de plus en plus poignante, d'autant que les lettres d'Hélène Berr sont deux fois plus nombreuses que celles de son amie, dont on guette page après page le moindre signe de vie. La lettre du 1er mars 1944, ultime lettre d'Hélène, séparée de son grand amour, Jean Morawiecki, qui a rejoint la France libre par l'Espagne, nous saisit d'effroi.

Jacques Hyafil, le fiancé d'Odile, est au stalag depuis juin 1940. Il chercha en vain à s'enfuir. Il est rapatrié à Paris en mai 1945 et ils se marièrent en juillet. Les deux dernières lignes d'Hélène à son inséparable amie sont donc da-

tées du 1er mars 1944, sept jours avant son arrestation par la police française et non par la Gestapo, « *sans doute dénoncés* » qu'ils furent, elle et ses parents, « *par la concierge* », m'écrit Antoine Hyafil. Ces dernières lignes disent un amour, une affection entre les deux amies, infrangibles, que rien, pas même la mort d'Hélène à Bergen-Belsen, ne pourra atténuer dans l'esprit d'Odile, jusqu'à sa propre mort : « *Je m'arrête, en attendant la prochaine fois – moi aussi, je t'aime, je t'aime, je t'aime.* » Une pensée folle nous traverse l'esprit : qu'aurait-elle écrit à Odile si elle avait pu griffonner un dernier message avant sa déportation ou depuis le convoi de l'horreur, qui la conduisit dans l'enfer d'Auschwitz-Birkenau, avant d'être expédiée en octobre à Bergen-Belsen, où elle mourut du typhus en avril 1945, à un, deux ou trois jours de l'arrivée des troupes britanniques ?

L'amitié de ces deux filles fut un véritable coup de foudre car il existe mille et un coup de foudre possibles dans la vie. Les surnoms ou les appellations des débuts ou fins de lettres nous le montrent. D'Hélène : « *Ma toute petite sœur chérie adorée* », « *Ma très chère Cédipa* », puis la même prend le nom de Lorenzo et Odile lui écrit plusieurs fois : « *Mon Lorenzito bien-aimé* » ou cette formule fréquente sous sa plume : « *Écoute, ô mieux-aimée* » ; et Odile de signer aussi : « *Ton Lorenzo qui t'aime* ». Leur imagination dans l'affection était sans limite.

Dans une lettre ô combien prégnante Hélène pense à Odile la veille de Pessah, 19 avril 1943 (jour du commencement de l'Insurrection et de l'écrasement du ghetto de Varsovie) puis elle regrette que personne de sa famille ne soit plus capable de célébrer le séder depuis la mort de son grand-père maternel « bon-papa Rodrigues », qu'elle n'a pas connu ; enfin, évoquant ces fêtes juives, elle ajoute : « *elles sont si simples et si belles* » (p.269). Deux pages plus loin, elle nous saisit lorsqu'elle écrit : « *Mais d'autre part, je ne peux pas me donner*



Odile Neuberger
@copyright 2022 Odile Neuberger

la mentalité de persécutée. Nous ne sommes différents des autres que parce que nous avons subi une épreuve qui nous a probablement aidés dans la voie de la purification morale - ce qui est d'un prix inestimable, mais nous ne sommes pas des réprouvés – c'est exactement le contraire. Les autres veulent nous donner cette mentalité-là ; mais il faut résister de toutes ses forces, et garder devant soi l'idéal de normalité humaine. C'est difficile, et je ne sais pas si je parlerais aussi catégoriquement si j'avais souffert autant que les autres » (p. 271-272). Elle dit dans ces quatre lignes plus que de nombreux traités de philosophie, écrits par des philosophes qui ont sans doute « tout-pensé » mais si peu vécu par rapport à une Hélène Berr. Puis, dans sa lancée, elle ajoute cette parole confondante, sur sa conception la plus haute de la vie : « *je veux toujours amener ce qui est à ce qui devrait être.* » Voulait-elle dire ce que Malraux écrit en 1935 dans Le Temps du mépris : « *Transformer un destin subi en destin dominé* » - ou tout autre chose ?

Mais, qu'est-ce que dominer son destin devant l'horreur des camps d'extermination ? Odile échappa à l'arrestation et donc à la déportation, mais un autre destin cruel devait la rattraper vingt ans plus tard, puisqu'elle mourut le 22 mars 1965, à quarante-quatre ans,

sur une table d'opération, alors qu'elle était atteinte d'un cancer du cerveau, vingt et un ans après la déportation de celle à qui le titre d'âme sœur convient de façon unique.

D'Hélène et Odile, le magnifique poète et résistant, Jean Cayrol, rescapé d'un an d'enfer à Mauthausen-Güsen, aurait certainement dit qu'elles avaient « l'acoustique d'une âme ».

« Histoire d'amour et de ténèbres », cette Correspondance nous révèle en même temps qu'une complicité quasi totale entre les deux jeunes femmes, un vrai dialogue intellectuel et humain, même si c'est surtout Hélène Berr, qui nous hante depuis que nous avons lu son Journal. Nous attendons aujourd'hui le volume annoncé par Dominique Missika des Ecrits d'Odile Neuberger Hyafil. ■

- [1] « Correspondance 1934-1944 - Hélène Berr, Odile Neuberger », Éditions Tallandier, octobre 2022, 442 pages, 24,90 €.
[2] « La Statue intérieure », François Jacob, Éditions Odile Jacob, 1987, 372 pages.

L'amitié de ces deux filles fut un véritable coup de foudre car il existe mille et un coup de foudre possibles dans la vie. Les surnoms ou les appellations des débuts ou fins de lettres nous le montrent.



Hélène Berr



La page d'Avidan

■ Ce qui est pratique à Roch Hachana, c'est que même si tu traînes toute la matinée chez toi, tu arrives quand même à l'heure à la synagogue.

■ Top 3 des techniques pour ne pas s'ennuyer pendant l'office de Roch Hachana :

- 1 - lire un bon bouquin, habilement dissimulé dans ton mahzor,
- 2 - se proposer volontaire pour assurer la sécurité de la synagogue et passer la journée à papoter avec tes potes,
- 3 - ne pas y aller.

■ Je me suis renseigné auprès d'un commissaire priseur.
On se fait méchamment arnaquer durant les ventes aux enchères de la synagogue.

■ La confiance en Dieu, c'est Noé qui construit une arche en bois pour transporter les animaux, et qui prend aussi les termites.

■ Le pire, c'est pas de jeûner le 10 tevet. Le pire, c'est de jeûner alors que c'est le jour des frites à la cantine !

■ Le loulav, on surcote.
La cabane, on sous-cote. La circoncision, c'est un complément du Nom.

■ Ce dernier office à la shoule était très décevant : l'office était bien, le kiddouch était bon, les enfants étaient contents... Bref, c'était très décevant...
Y'a RIEN à critiquer...

■ Quand t'es juif, tu peux te faire pardonner de tes péchés de 4 façons :

- 1 - la contrition quotidienne,
- 2 - la repentance sincère annuelle à Kippour,
- 3 - en faisant tourner un poulet au-dessus de ta tête avant Roch Hachana,
- 4 - en disant, au seuil de ta mort, « désolé Dieu, j'ai un peu trop abusé, pardon ! ».

■ par Avidan Kogel

■ Les Ushpizin (invités) sous la souccah :
En théorie : Abraham, Isaac, Jacob...
En réalité : guêpes, taons, frelons...

■ Dieu a inventé la névrose.
Puis, Il a créé le peuple Juif pour l'expérimenter.

■ Selon la michna, 2 fêtes servent à vider la nourriture des placards :

- Pourim, en l'offrant en michloah manot avant Pessah,
- Halloween, en donnant les bonbons de Simhat Torah.

■ Vous savez comment Elon Musk est devenu millionnaire ?
Il était milliardaire et puis, il a acheté Twitter.

C A R N E T M O N T É V I D É O

NAISSANCE

■ Mazal tov à Axel et Chloé Laufer, pour la naissance de leur fils Simon Avraham. Nous adressons toutes nos félicitations aux heureux parents et aux grands-parents Michèle et Didier Laufer, Sophie et Albert Benzekri.

BAR MITSVA

■ Mazal tov à Lisou et Jean-Jacques Wahl qui ont fêté en Israël, la Bar Mitsva de leur petit-fils Eyal, chez Déborah et Alex Greenberg.
Nous leur souhaitons beaucoup de *Nahess* de leurs petits-enfants.

■ Mazal tov à Natan Roitman à l'occasion de sa Bar Mitsva Chabbat Beréchet à Raanana.
Toutes nos félicitations à ses parents Liora et Philippe Roitman, à ses grands-parents Sabine et Julien Roitman, ainsi qu'à toute la famille.

DÉCÈS

■ Mr Charles Giwerc
Toutes nos condoléances à son épouse, ses enfants ainsi qu'à toute sa famille.

Nous invitons les personnes n'ayant pas d'e-mail et qui souhaitent être prévenues des événements communautaires par téléphone, de se manifester auprès du secrétariat au 01 45 04 66 73.

« Ce journal contient des textes sacrés, merci de ne pas le jeter. Il doit être mis à la Gueniza »



Technologie au service de la finance. Finance au service de la technologie.

Atacama Innovation est née de deux passions,
la nature et la technologie.

Souvent l'évolution de ces deux environnements
donne naissance à des situations originales qui demandent
de combiner haut niveau expérience et innovation.
C'est notre raison d'être.

Gestion de risques

Solutions de compréhension
du risque et de transformation
des risques en opportunités.

Création de valeur technologique

Accompagnement stratégique
pour intégrer l'innovation au
cœur de l'activité des entreprises.

Valorisation des énergies renouvelables

Accompagnement et conseil
pour une compréhension
transparente du secteur.

Valoriser les opportunités, réduire les risques.

<https://atacama.io/>